

No. 103.

M. Meyers

№ 2593

Antonie Schaffgotsch

73

# EXTRAIT DU DÉCRET

## Concernant les Contrefacteurs.

Du 19 juillet 1793.

**ART. IV.** Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

Nous plaçons la présente édition sous la sauvegarde des lois et de la probité des citoyens. Nous déclarons que nous poursuivrons devant les tribunaux, tout contrefacteur, distributeur, ou débitant d'édition contrefaite; nous assurons même au citoyen qui nous fera connoître le contrefacteur, distributeur, ou débitant, la moitié du dédommagement que la loi accorde. Les deux exemplaires, en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale. Paris, ce 18 messidor an 9 de la République française.

LEVRAULT, freres, Editeurs.

*Nota.* Les freres LEVRAULT sont assortis en livres anciens et nouveaux, français et étrangers, et cartes géographiques: ils distribuent gratuitement des catalogues de ces divers assortiments, ainsi que de leur propre fonds; ils ont à Strasbourg une fonderie de caracteres français et allemands, dont on peut se procurer des épreuves.

LES JARDINS,

OU

L'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

A PARIS, chez LEVRAULT, freres, quai Malaquai.

A STRASBOURG, chez les mêmes.

A BALE, chez DECKER.

A BERLIN, chez le même.

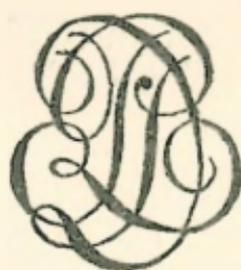
A LONDRES, chez DEBOFFE.

# LES JARDINS,

POÈME

*Delille Jacques*  
PAR JACQUES DELILLE,

NOUVELLE ÉDITION  
CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.



A PARIS,

CHEZ LEVRAULT, FRÈRES, LIBRAIRES.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

**BIBLIOTHECA**

AN IX. 1801.

~~RESIDENTIA GRACOVENSIS~~

~~P. P. SOCIETATIS JESU~~

~~AD S. BARBARAE~~



78793

## PRÉFACE.

PLUSIEURS personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions. Dans plusieurs endroits il a eu le bonheur de se rencontrer avec eux; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage, trop attendu, et sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme d'ailleurs a un très grand inconvénient, celui d'être un poëme

didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guere, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les Géorgiques de Virgile; et tous ceux qui connoissent la langue latine savent par cœur le quatrieme livre de l'Énéide.

Dans le premier de ces deux poëmes le poëte paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble desirer de se reposer sur des objets plus riants : mais resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce tou-

chant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poète romain regrettoit de ne pouvoir faire , le P. Rapin l'a exécuté. Il a écrit , dans la langue et quelquefois dans le style de Virgile , un poème en quatre chants sur les jardins , qui eut un grand succès dans un temps où on lisoit encore les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance ; mais on y désireroit plus de précision , et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poème manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux , un aux arbres , un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue , et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poète ; et cette marche méthodique , qui seroit un mérite dans un traité en prose , est un très grand défaut dans un ouvrage en

vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus il a chanté les jardins du genre régulier; et la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poëme. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu désordonnée, et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins: il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentiments, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres et les beautés de la nature perfectionnées par l'art. En un mot ses jardins sont ceux de l'architecte; les autres sont

## PREFACE.

ceux du philosophe , du peintre , et du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années ; et si c'est encore un effet de la mode il faut lui rendre grace. L'art des jardins , qu'on pourroit appeler le luxe de l'agriculture , me paroît un des amusements les plus convenables , je dirois presque les plus vertueux des personnes riches. Comme culture , il les ramene à l'innocence des occupations champêtres ; comme décoration , il favorise sans danger ce goût de dépenses qui suit les grandes fortunes ; enfin il a pour cette classe d'hommes le double avantage de tenir à la fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique ; il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent qui auroit entretenu les artisans du luxe va nourrir

les cultivateurs ; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol , et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux si ce poëme peut répandre encore davantage ces goûts simples et purs ! car , comme l'auteur de ce poëme l'a dit ailleurs :

Qui fait aimer les champs , fait aimer la vertu.

Tel étoit l'avertissement mis à la tête des premières éditions de cet ouvrage : l'auteur a cru devoir y ajouter ce qui suit.

Quelques littérateurs anglais ont pensé que j'avois pris l'idée et plusieurs détails de ce poëme dans celui qu'a composé sur le même sujet M. Mason , digne ami de M. Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers

qui distinguent cet ouvrage ; mais je déclare que long-temps avant d'avoir lu le poëme de M. Mason j'avois composé le mien , et l'avois récité dans plusieurs séances publiques de l'académie française et du college royal auxquels j'avois l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La foiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter , comme je me l'étois promis , les plus beaux jardins d'Angleterre , je n'en ai cité qu'un petit nombre , célèbres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent : tels sont Bleinheim , Stow , et le jardin de Pope , si heureux d'appartenir à un homme plein de goût , qui , en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poëte , rend à sa mémoire l'hommage à la fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monuments d'un écrivain fa-

meux sont sa maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a plantés, la bibliothèque qu'il a formée : c'est là, si l'on croyoit encore aux ombres, qu'il faudroit chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que ce poëme ayant été publié en 1782, cette époque, à laquelle se rapportent les morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre qui lui fût postérieur dans les additions que j'y ai faites. Ainsi, quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette unité d'époque, mais sans les blesser : elles se trouvent dans l'épisode des religieux de la Trappe, et dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline. Dans ces deux passages j'ai usé de ce privilege d'esprit prophétique qu'on attribuoit autrefois aux poëtes, et j'ai présenté les faits qu'ils

rappellent, non comme avenus, mais comme pouvant arriver; et par là l'unité d'époque se trouve conservée autant qu'elle pouvoit l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite, dans la préface de l'Homme des Champs, à M. de M., qui a regardé comme peu intéressant le sujet du Poëme des Jardins. Cette allégation est tellement importante que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionnées. M. de M. veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus naturel, et le plus vertueux de tous, cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poètes eux-mêmes ont peint comme le premier

plaisir du premier homme, ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt ! Milton, le Tasse, Homere, ne pensoient pas ainsi lorsque dans leurs poëmes immortels ils épuisoient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les lit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses Géorgiques, a fait d'un vieillard qui cultive au bord du Galese le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits, et les ames

sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet, et celui de la composition. C'est dans les poèmes du genre de celui que je donne au public que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agréments du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie enchanteuse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur; mais ce mérite demande l'or-

ganisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre: aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies: les Géorgiques et le poëme de Lucrece, chez les anciens, sont les seuls monuments du second genre; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poëmes; et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire en nous conservant ces chefs-d'œuvre. Parmi les modernes, nous ne connoissons guere que les deux Poëmes des Saisons, anglais et français, l'Art poétique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'Homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après

des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition : il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche, et sa chasse. Quel rapport, bon dieu ! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette de l'imagination ; les peindre, tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines ; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu ; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élevent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée ! C'est ici le lieu de répondre à quelques

critiques , au moins rigoureuses , qu'on a faites du Poëme des Jardins. Peut-être est-il permis , après quinze ans de silence , de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers , il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent , 1<sup>o</sup> les fleurs , 2<sup>o</sup> les vergers , 3<sup>o</sup> les eaux , 4<sup>o</sup> les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite , parcequ'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres , où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble , où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir

qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art, où il a fallu exclure les alignements, les distributions symétriques les beautés compassées, un autre plan étoit nécessaire. L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers, de changer les paysages en tableaux, avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvénients; ce qui dans la nature se prête ou résiste à l'imitation; enfin la distinction des différents genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers. Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins : ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du

paysage , et la beauté des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations. Le troisieme renferme des objets dont chacun n'auroit pu remplir un chant sans tomber dans la stérilité et la monotonie ; tels sont les gazons , les fleurs , les rochers , et les eaux.

Le quatrieme chant enfin contient la distribution des différentes scenes majestueuses ou touchantes , voluptueuses ou séveres , mélancoliques ou riantes , l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent , enfin ce que les autres arts , et particulièrement l'agriculture et la sculpture peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que , sans que l'auteur se le soit proposé , ce plan , accusé de désordre , se trouve être parfaitement le même que celui de l'Art poétique , si vanté pour sa régularité. En effet Boileau , dans son premier

chant, traite des talents du poëte, et des regles générales de la poésie; dans le second et le troisieme, des différents genres de poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance; enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles pour en avoir imité différents morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a attaché des souvenirs de tout ce qu'offroit de plus touchant et de plus majestueux un siècle

à jamais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie française, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers. Elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne. Elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres jusqu'alors sans vie, et pour ainsi dire sans mémoire, des monuments d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils; idée également neuve à l'époque où le Poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé enfin dans l'épisode

touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux especes de sensibilité; l'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes: voilà la seule sensibilité que veulent reconnoître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse: c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à

l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante, aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs, à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspiroit Virgile lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnoit tous les animaux, il nous attendrit presque également et sur le taureau qui pleure la mort de son frere et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grace au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parcequ'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de

sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très estimables, ont fait à ce poëme un reproche peut-être encore plus sérieux; c'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi l'on s'est armé contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et on a prétendu que l'auteur avoit donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages. S'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmants, du genre que je recommande, dont la dépense étoit très inférieure à celle qu'ont nécessitée des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces<sup>s</sup> préceptes, ayant pour objet le

plus heureux emploi des beautés de la nature , peut être exécutée avec les moyens les plus médiocres lorsque la situation et les accidents du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs comment peut-on imaginer qu'un poète , pour qui la campagne a eu tant d'attraits qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages , ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses ? Au reste il suffiroit pour toute réponse de citer ces vers du premier chant :

Mais ce grand art exige un artiste qui pense ,  
Prodigue de génie et non pas de dépense.

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature , et particulièrement des montagnes , et l'on a oublié que j'ai dit , en parlant des montagnes factices :

Un humble monticule  
Veut être pittoresque , et n'est que ridicule.

A l'égard des rochers , on trouvera  
ma réponse dans ces vers :

Du haut des vrais rochers , sa demeure sauvage ,  
La nature se rit de ces rocs contrefaits ,  
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

S'il s'agit de ce qu'on appelle des bâ-  
timents ou des fabriques , le grand luxe  
des jardins d'aujourd'hui , on peut se  
rappeler les vers suivants :

Mais j'en permets l'usage , et j'en proscriis l'abus.  
Bannissez des jardins tout cet amas confus  
D'édifices divers prodigués par la mode ,  
Obélisque , rotonde , et kiosk , et pagode ;  
Ces bâtimens romains , grecs , arabes , chinois ,  
Chaos d'architecture , et sans but et sans choix ,  
Dont la profusion , stérilement féconde ,  
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

J'avois également proscriit une manie  
plus ridicule , celle des ruines factices ,  
en disant :

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte  
Imite mal du temps l'inimitable empreinte ,  
Tous ces temples anciens récemment contrefaits ,  
Ces débris d'un château qui n'exista jamais ,

Ces vieux ponts nés d'hier , et cette tour gothique  
 Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique ;  
 Simulacre hideux , artifice grossier !  
 Je crois voir cet enfant tristement grimacier ,  
 Qui , jouant la vieillesse et ridant son visage ,  
 Perd , sans paroître vieux , les graces du jeune âge.

Pour ce qui regarde les ruines véritables , on sait qu'il n'y a qu'à laisser faire au temps , qui les dessine et les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin la manie dispendieuse des fleurs , et de la propriété exclusive des plus rares , a trouvé une leçon dans ces vers :

Je sais que dans Haïem plus d'un triste amateur  
 Au fond d'un cabinet s'enferme avec sa fleur ;  
 Pour voir sa renoncule , avant l'aube s'éveille ;  
 D'une anémone unique adore la merveille ,  
 Et d'un rival heureux enviant le secret ,  
 Achete au poids de l'or les taches d'un œillet :  
 Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;  
 Qu'il possède en jaloux , et jouisse en avare.

Je pourrois donc appliquer à ces critiques qui ont prétendu être d'un avis

différent du mien , en disant en prose ce que j'ai dit en vers , ce vers heureux de l'Épître des Disputes :

Soutenant contre vous ce que vous avez dit.

Mais si j'ai dû proscrire les fantaisies coûteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins , pourvu qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres comme pour les grandes ; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable , sans statue , sans fabrique , et sans tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité , mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une manière utile pour eux , et honorable pour elle.

Enfin vingt éditions de ce poëme , des traductions allemandes , polonaises , italiennes , deux anglaises en vers , ré :

pondent plus que suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites : il a corrigé ces défauts dans cette édition, qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressants, qui donneront un nouveau prix à cet ouvrage. C'est sur-tout pour annoncer cette édition avec quelque avantage qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poëme a essuyées.

On a vu que dans la préface de l'Homme des Champs j'avois déjà réfuté quelques unes de ces critiques : qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave, de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourroit réfuter d'un mot cette cri-

tique en observant que le législateur de la poésie française, dans le plus régulier et le plus justement célèbre des poèmes didactiques, n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable que je n'en connois pas qu'on puisse lui opposer : mais ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs bien plus sévères encore ont prétendu que ce plan n'existoit pas parcequ'il n'étoit pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poème a pour objet, 1° l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens possibles ; 2° de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appelée merveilleuse, et qui s'éleve au-dessus de la routine ordinaire ; 3° de voir la campagne et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs ; 4° enfin de répandre et d'entretenir le goût de ses occupations et de ses plaisirs cham-

pêtres en les peignant d'une manière intéressante. Ainsi le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste, sont les quatre divisions de ce poëme. Cette seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenoient pas essentiellement les unes aux autres : si on a voulu dire que chacune pouvoit être traitée séparément, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile auroit pu faire un poëme sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers et sur les abeilles, quoique ces objets puissent se séparer ; cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est sur-tout du quatrieme chant que l'on a dit qu'il étoit étranger à l'ouvrage : mais quand on a intitulé un poëme l'Homme des Champs, on a le droit d'y rassembler tout ce que le titre

peut admettre, et le poëte champêtre ne devoit pas y être oublié. Si j'avois omis cette dernière partie, n'entendez-vous pas les critiques s'écrier : Quoi ! vous parlez de l'art de se rendre heureux dans les champs, d'en perfectionner la culture, d'en observer les beautés et les richesses, et vous oubliez celui de les chanter ! vous oubliez les Virgile, les Thomson, les Gesner, qui ont fait des peintures si intéressantes et si délicieuses, que sans elles il sembleroit manquer quelque chose à la nature ! c'est faire injure à la fois à la campagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques, dont je crois avoir prouvé l'injustice sans être aigri contre leurs auteurs, peut-être eût-il été plus équitable et plus naturel de remarquer que tous les chants de ce poëme sont parfaitement distincts les uns des autres, et que le sujet en est absolument neuf

dans toutes les langues , et particulièrement dans la nôtre.

Au reste je ne suis pas étonné de la sévérité avec laquelle cet ouvrage a été traité par une partie de la société. On sait que les derniers ouvrages d'un auteur sont toujours l'objet de la critique ; mais , par une sorte de compensation , les premiers obtiennent alors un degré d'estime qu'on leur avoit refusé à leur première apparition. Ce n'est point un effet de la justice ni de la bienveillance , c'est la malveillance au contraire qui , des premiers ouvrages d'un écrivain , fait les accusateurs des derniers. Il semble que , dans l'empire des lettres , les premières productions naissent déshéritées jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu le droit d'aînesse. Lorsque la traduction des Géorgiques parut elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du Poëme des Jardins rendit à cet

ouvrage une estime qu'on ne lui accordoit que pour la refuser au poëme qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affoiblissement du talent dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. L'Homme des Champs, à son tour, valut au poëme qui l'avoit précédé cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage, condamné, par sa nouveauté, à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature, et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carrière. Malheur à ceux dont l'imagination peut descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions, indignes d'un homme de lettres ! je crois voir

ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumière, qui, après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes tout ce qu'elles touchent : l'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste, si l'on a pu diminuer le foible mérite de ces ouvrages, on n'a pu me priver du plaisir extrême que j'ai goûté en le composant : mon imagination, entourée de tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant, et de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées consolantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de l'Homme des Champs au souvenir des ressources et des consolations que je lui ai dues dans l'adversité. La plupart des autres arts qui se montrent comme un luxe et un amusement se présentent dans

un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les temps de prospérité, vertueuse dans les temps de dépravation, et consolante dans les temps de tyrannie; d'ailleurs, à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent pas, il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame : la poésie a cet avantage; elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au-dessus des scènes de la vie ordinaire, et du spectacle affligeant d'un siècle dépravé : elle crée à son gré d'autres mondes, en choisit les habitants, et place cette population imaginaire, ces meilleurs mondes, entre elle et le malheur ou le crime; sur-tout elle ramène ceux qui la cultivent dans la solitude et la retraite, les asyles les plus sûrs contre la tyrannie : c'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté, et qu'on peut du moins espérer

l'oubli. Ce moyen n'a pas toujours réussi ; à l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la solitude elle-même avoient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur ; et c'est aux délices inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art charmant avoit été mon amusement, il est devenu ma consolation et mon asyle.

Je ne puis finir ces observations sans remercier M. David, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût, d'esprit, et d'élégance, qu'il a bien voulu y faire. De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage, et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfutée. Je dois les mêmes remerciements à ceux qui dans des vers charmants ont exprimé tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveil-

lance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentiments, celui de la reconnaissance, qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination, dans ma patrie, dont j'ai vivement senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits.



# LES JARDINS.

## POÈME.

---

### CHANT PREMIER.

**L**E doux printemps revient, et ranime à la fois  
Les oiseaux, les zéphyr, et les fleurs, et ma voix.  
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?  
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,  
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,  
Quand tout rit de bonheur, d'espérance, et d'amour,  
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire  
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;  
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains :  
Flore a souri; ma voix va chanter les Jardins.

Je dirai comment l'art embellit les ombrages,  
 L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages,  
 Des sites, des aspects sait choisir la beauté,  
 Donne aux scènes la vie et la variété :  
 Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,  
 Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.

Toi donc, qui, mariant la grace à la vigueur,  
 Sais du chant didactique animer la langueur,  
 O Muse ! si jadis, dans les vers de Lucrece,  
 Des austères leçons tu polis la rudesse ;  
 Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,  
 Son rival a chanté le soc laborieux ;  
 Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,  
 Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.  
 N'empruntons point ici d'ornement étranger ;  
 Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager ;  
 Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,  
 Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.

L'art innocent et doux que célèbrent mes vers  
 Remonte aux premiers jours de l'antique univers.

Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,  
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;  
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois  
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.  
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique  
Babylone éleva des jardins dans les airs.  
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,  
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.  
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,  
Et d'un air plus riant instruisoit les humains.  
Et quand les dieux offroient un Elysée aux sages,  
Étoient-ce des palais? c'étoient de verts bocages;  
C'étoient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,  
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.

Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle;  
PHILIPPE m'encourage; et mon sujet m'appelle.

Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,  
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.

Ce noble emploi demande un artiste qui pense,  
Prodigue de génie, et non pas de dépense.

Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,  
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.

Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,

Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,

Les heures, les saisons variant tour-à-tour

Le cercle de l'année et le cercle du jour,

Et des prés émaillés les riches broderies,

Et des riants coteaux les vertes draperies,

Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,

Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs:

La nature est à vous; et votre main féconde

Dispose, pour créer, des éléments du monde.

Mais avant de planter, avant que du terrain

Votre hêche imprudente ait entamé le sein,

Pour donner aux jardins une forme plus pure,

Observez, connoissez, imitez la nature.

N'avez-vous pas souvent, aux lieux infrequentes,

Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés

ni suspendent vos pas, dont l'image chérie  
vous jette en une douce et longue rêverie?  
vissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,  
des champs apprenez l'art de parer les champs.  
Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore;  
dans ces tableaux choisis, vous choisirez encore.  
dans sa pompe élégante admirez Chantilli,  
les héros en héros, d'âge en âge embelli.  
à Noailly, tout à la fois magnifique et champêtre,  
à Compiègne, fier encor de l'exil de son maître,  
vous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton,  
le premier en France entrevu de la belle saison,  
à Tivoli d'une forme nouvelle  
fut le premier en France entrevu le modèle.  
Les Graces en riant dessinerent Montreuil.  
à La Ferté, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,  
que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!  
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.  
à Compiègne semblable à son auguste et jeune déité,  
à Compiègne Brianou joint la grace avec la majesté.

Ce noble emploi demande un artiste qui pense,  
Prodigue de génie, et non pas de dépense.  
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau  
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.  
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans noir  
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,  
Les heures, les saisons variant tour-à-tour  
Le cercle de l'année et le cercle du jour,  
Et des prés émaillés les riches broderies,  
Et des riants coteaux les vertes draperies,  
Les arbres, les rochers, et les eaux, et les fleurs,  
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs:  
La nature est à vous; et votre main féconde  
Dispose, pour créer, des éléments du monde.  
Mais avant de planter, avant que du terrain  
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,  
Pour donner aux jardins une forme plus pure,  
Observez, connoissez, imitez la nature.  
N'avez-vous pas souvent, aux lieux inféquentés,  
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés

Qui suspendent vos pas , dont l'image chérie  
Vous jette en une douce et longue rêverie ?  
Saisissez , s'il se peut , leurs traits les plus frappants ,  
Et des champs apprenez l'art de parer les champs .

Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore ;  
Dans ces tableaux choisis , vous choisirez encore .  
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli ,  
De héros en héros , d'âge en âge embelli .  
Belœil , tout à la fois magnifique et champêtre ,  
Chanteloup , fier encor de l'exil de son maître ,  
Nous plairont tour-à-tour . Tel que ce frais bouton ,  
Timide avant-coureur de la belle saison ,  
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle  
Fit le premier en France entrevoir le modèle .  
Les Graces en riant dessinerent Montreuil .  
Maupertuis , le Désert , Rincy , Limours , Auteuil ,  
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare !  
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre .  
Semblable à son auguste et jeune déité ,  
Trianon joint la grace avec la majesté .

Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

Et toi, d'un prince aimable ô l'asyle fidele,  
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,  
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,  
Un fortuné loisir, une douce retraite.  
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,  
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,  
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,  
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe  
La violette croît auprès du lis superbe.  
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,  
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,  
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,  
Les arts et l'amitié qu'il y mene à sa suite.  
Beau lieu, fais son bonheur! et moi, si quelque jour,  
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,  
De mon illustre appui j'y placerai l'image.  
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage:  
Pour elle je cultive et j'enlace en festons  
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons.

Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,  
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.

Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,  
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.  
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,  
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;  
Potsdam, de la victoire héroïque séjour,  
Potsdam, qui, pacifique et guerrier tour-à-tour,  
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;  
Bellevue, où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde  
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier  
A ses tresses de jonc des festons de laurier;  
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;  
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?  
L'eau, la terre, les mouts, les vallons, et les bois,  
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.

Dans les champs des Césars la maîtresse du monde  
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:  
Par-tout entremêlés d'arbres pyramidaux,  
Marbres, brenzes, palais, urnes, temples, tombeaux,

Parlent de Rome antique ; et la vue abusée  
Croît , au lieu d'un jardin , parcourir un musée.

L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal  
Vante son Aranjuez , son vieil Escorial ,  
Toi sur-tout , Idelphonse , et tes fraîches délices.  
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices  
Se fermant tout-à-coup , par leur morne repos  
Attristent le bocage , et trompent les échos :  
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes ,  
D'intarissables eaux , en colonnes , en gerbes ,  
S'élancent , fendent l'air de leurs rapides jets ,  
Et des monts paternels égalent les sommets ;  
Lieu superbe où Philippe , avec magnificence ,  
Défioit son aïeul , et retraçoit la France.

Le Batave à son tour par un art courageux  
Sut changer en jardins son sol marécageux.  
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine ,  
Des bocages couvrant une insipide plaine ,  
Sont leur seule parure ; et notre œil attristé  
Y regrette des monts la sauvage âpreté :





Mais l'art subjugué tout le feu vainqueur de l'air,  
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,  
Et Vulcain y présente un hospice à Pomote.

Mais ses riches canaux et leur rive féconde,  
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,  
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,  
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.

Des arbres résineux la robuste verdure,  
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,  
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;  
Mais l'art subjugué tout : le feu, vainqueur de l'air,  
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,  
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.

Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars  
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.  
Heureux si des méchants l'absurde frénésie  
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie;  
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,  
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur!

Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,  
Des contrastes frappants, et quelquefois grotesques,  
Ses temples, ses palais richement colorés,  
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.

Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,  
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes ?  
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,  
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,  
Les kiosks élégants, les fleurs toujours écloses ;  
L'empire d'Orient est l'empire des roses.

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,  
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.  
Tel brille ce superbe et riche paysage  
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :  
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon ;  
Et la belle Arcadie a mérité son nom.

Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,  
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,  
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux  
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?  
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !  
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes  
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,  
Le palais regne encor sur les champs d'alentour !

Détours mystérieux , magnifiques allées ,  
Bois charmants , verds coteaux , agréables vallées ,  
Les aspects étrangers , et tes propres trésors ,  
Tout enchante au-dedans , tout invite au-dehors .  
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent ,  
Où ce chêne , géant des bois qui l'environnent ,  
Où ce beau peuplier de qui l'énorme tronc ,  
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront ,  
Se festonnant de nœuds d'où sort un verd feuillage ,  
Semble orné par le temps , et rajeuni par l'âge ?

Pour mieux charmer les yeux , au pied de tes coteaux ,  
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux ;  
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles ;  
Elle baigne tes bois , elle embrasse tes isles .  
Quel plaisir , quand le soir jette ses derniers feux ,  
De voir , peints à la fois dans ses flots radieux  
Qu'un beau pourpre colore , et qu'un blanc pur argente ,  
Le soleil expirant et la lune naissante !  
Là , d'un chemin public c'est l'aspect animé ;  
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé

S'arrête , admire , et part emportant ton image ;  
Le fleuve , le ruisseau , la forêt , le bocage ,  
Les arcs lointains des ponts , la fleche des clochers ,  
Me frappent tour-à-tour ; tes grottes , tes rochers ,  
Sont de vastes palais voutés par la nature ;  
D'autres , enfants de l'art , ont chacun leur parure.  
Là , les fleurs , l'oranger , les myrtes toujours verts ,  
Jouissent du printemps , et trompent les hivers ;  
D'un portique pompeux leur abri se décore ,  
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.

Ailleurs , c'est un musée , asyle studieux ;  
Livres , bronzes , tableaux , là , tout charme les yeux ;  
Là , même après Mérope , Athalie , et Zaïre ,  
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.

Rome , Athene , en ces lieux quel art vous imita ?  
Je reconnois de loin le temple de Vesta.  
Voici la roche auguste où tonnoit la Sibylle ;  
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile  
Ces arrêts fugitifs , tableaux de l'avenir ;  
Ici , c'est le passé qui parle au souvenir .

Ses nombreux monuments enrichissent l'histoire ,  
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire ;  
J'y trouve le bon roi , l'usurpateur cruel ,  
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell ,  
La chaîne de Stuart , ce livre d'Antoinette ,  
Par qui montoit vers Dieu sa priere secrete.  
Ah ! couple infortuné , sujet de tant de pleurs ,  
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.

Au sortir de ce temple où revivent les âges ,  
Un autre va des lieux me montrer les images ;  
Imagination , pouvoir que j'ai chanté ,  
Conduis-moi , porte-moi dans ce temple enchanté  
Où des murs byzantins , d'un temple où le Druide  
Souilloit de sang humain son autel homicide ,  
D'un palais de l'Ecosse , et d'un fort de Paris ,  
S'assemblent les fragments , l'un de l'autre surpris.  
Rome , Rome elle-même , en ravages féconde ,  
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde ;  
Un roc du Capitole y venge l'univers ;  
Mais au temple est formé de ces débris divers ;

Il peint le monde entier ; il orne le bocage ;  
Et le temps destructeur méconnoît son ouvrage.

Au fond de ce bosquet , vers ce lieu retiré ,  
J'avance et je découvre un débris plus sacré.  
Venez ici , vous tous dont l'âme recueillie  
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie ;  
Voyez ce mausolée où le bouleau pliant ,  
Lugubre imitateur du saule d'Orient ,  
Avec ses longs rameaux , et sa feuille qui tombe ,  
Triste , et les bras pendants , vient pleurer sur la tombe.

Et toi dont le génie orna ce lieu charmant ,  
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument !  
Il te vit , fille heureuse , adorer un bon père ,  
Te vit heureuse épouse , et bienheureuse mère.  
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau ;  
Elle embellit les fleurs , le bosquet , le ruisseau ,  
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.  
Là , vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;  
Là , communs sont vos vœux , votre bonheur commun ,  
Vos parcs sont séparés , et vos cœurs ne sont qu'un.

Et moi , peintre des champs , moi , qui ferai peut-être  
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,  
Mon nom du moins , mon nom habite donc ces lieux !  
La pierre qui l'honore est donc chere à vos yeux !  
Des groupes de bergers et des chœurs de bergeres  
Viennent donc quelquefois , de leurs danses légères ,  
Animer la prairie où gît modestement ,  
Au bord d'un clair ruisseau , mon humble monument !  
Ah ! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre !  
Mes chants vous rendroient grace ; et , pour une ame tendre  
Quels sons harmonieux , quels accords ravissants ,  
De la reconnoissance égalent les accents ?  
Entendez donc sa voix ; et que son doux langage  
Pour moi soit un plaisir , et pour vous un hommage .  
Enfin , je viens à toi , florissante Albion ,  
Au bel art des jardins instruite par Bacon ;  
De Pope , de Milton , les chants le seconderent ;  
A leurs voix , des vieux parcs les terrasses tomberent ;  
Le niveau fut brisé ; tout fut libre ; et tes mains  
Ont , comme tes cités , affranchi tes jardins .

Un goût plus pur orna , dessina les bocages ;  
 Eh ! qui pourroit compter les parcs , les paysages ,  
 Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours  
 Ce fleuve impérieux qui , dans ses longs détours ,  
 Parmi des prés fleuris , des campagnes fécondes ,  
 Marche vers l'Océan , en souverain des ondes ,  
 Plus riche que l'Hermus , plus vaste que le Rhin ,  
 Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin .

Combien j'aime Parkplace , où , content d'un bocage ,  
 L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage ;  
 Leasowe , de Shenstone autrefois le séjour ,  
 Où tout parle de vers , d'innocence , et d'amour ;  
 Hagley , nous déployant son élégance agreste ;  
 Et Pain'shill si charmant dans sa beauté modeste ;  
 Et Bowton et Foxly , que le bon goût planta ,  
 Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta ;  
 Tous deux voisins , tous deux aimés des dieux champêtres ,  
 Et , malgré leur contraste , amis comme leurs maîtres !

Toi-même viens enfin prendre place en mes chants ,  
 Chiswick , plein des trésors de la ville et des champs ;

Soit que dans tes bosquets j'admire la nature ;  
 Soit que ton élégante et noble architecture ,  
 Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux ,  
 Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux ;  
 Soit que , dans ce salon où la toile respire ,  
 La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire  
 D'innombrables beautés , qu'efface un de ses traits.  
 Charmez donc ses loisirs , beaux lieux , asyles frais ;  
 Et quand son goût vous prête une grace nouvelle ,  
 Croissez , ombragez-vous , et fleurissez pour elle.

J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter ;  
 Mais il est des écueils que l'art doit éviter.  
 L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.  
 Ne prêtez point au sol des beautés qu'il refuse.  
 Avant tout , connoissez votre site ; et du lieu  
 Adorez le génie , et consultez le dieu.  
 Ses lois impunément ne sont pas offensées.  
 Cependant , moins hardi qu'étrange en ses pensées ,  
 Tous es jours , dans les champs , un artiste sans goût  
 Change , mêle , déplace , et dénature tout ;

Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie ,  
 Revient gâter en France un site d'Italie.

Ce que votre terrain adopte avec plaisir ,  
 Sachez le reconnoître , osez vous en saisir.  
 C'est mieux que la nature , et cependant c'est elle ;  
 C'est un tableau parfait qui n'a point de modele.  
 Ainsi savoient choisir les Berghems , les Poussins  
 Voyez , étudiez leurs chefs-d'œuvre divins :  
 Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture ,  
 Que l'art reconnoissant le rende à la nature.

Maintenant des terrcins examinons le choix ,  
 Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.  
 Il fut un temps funeste où , tourmentant la terre ,  
 Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre ;  
 Et , comblant les vallons et rasant les coteaux ,  
 D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.  
 Par un contraire abus , l'art , tyran des campagnes ,  
 Aujourd'hui veut créer des vallons , des montagnes.  
 Évitez ces excès : vos soins infructueux  
 Vainement combattroient un terrain montueux ;

Et dans un sol égal un humble monticule  
Veut être pittoresque , et n'est que ridicule.

Desirez-vous un lieu propice à vos travaux ?  
Loin des champs trop unis , des monts trop inégaux ,  
J'aimerois ces hauteurs où sans orgueil domine  
Sur un riche vallon une belle colline.  
Là , le terrain est doux sans insipidité ,  
Elevé sans roideur , sec sans aridité.

Vous marchez : l'horizon vous obéit : la terre  
S'élève ou redescend , s'étend ou se resserre.  
Vos sites , vos plaisirs , changent à chaque pas.

Qu'un obscur arpenteur , armé de son compas ,  
Au fond d'un cabinet , d'un jardin symétrique  
Confie au froid papier le plan géométrique ;  
Vous , venez sur les lieux. Là , le crayon en main ,  
Dessinez ces aspects , ces coteaux , ce lointain ;  
Devinez les moyens , présentez les obstacles :  
C'est des difficultés que naissent les miracles.  
Le sol le plus ingrat connoitra la beauté.  
Est-il nud ? que des bois parent sa nudité ;

Couvert ? portez la hache en ses forêts profondes :  
 Humide ? en lacs pompeux , en rivières fécondes ,  
 Changez cette onde impure ; et par d'heureux travaux  
 Corrigez à la fois l'air , la terre , et les eaux :  
 Aride enfin ? cherchez , sondez , fouillez encore ;  
 L'eau , lente à se trahir , peut-être est près d'éclorre  
 Ainsi d'un long effort moi-même rebuté ,  
 Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité ,  
 Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile ,  
 Et mon vers ranimé coule enfin plus facile .

Il est des soins plus doux , un art plus enchanteur .  
 C'est peu de charmer l'œil , il faut parler au cœur .  
 Avez-vous donc connu ces rapports invisibles  
 Des corps inanimés et des êtres sensibles ?  
 Avez-vous entendu des eaux , des prés , des bois ,  
 La muette éloquence et la secrète voix ?  
 Rendez-nous ces effets . Que du riant au sombre ,  
 Du noble au gracieux , les passages sans nombre  
 M'intéressent toujours . Simple et grand , fort et doux ,  
 Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts .

La, que le peintre vienne enrichir sa palette;  
Que l'inspiration y trouble le poëte;  
Que le sage du calme y goûte les douceurs;  
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.

Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.  
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.  
Gardez que, mal unis, ces effets différents  
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents;  
Les contradictions ne sont pas des contrastes.

D'ailleurs à ces tableaux il faut des toiles vastes.  
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits  
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.  
On rit de ces jardins absurde parodie  
Des traits que jette en grand la nature hardie,  
Où l'art, invraisemblable à la fois et grossier,  
Enferme en un arpent un pays tout entier.

Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,  
Variez les sujets, ou que leur aspect change:  
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,  
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers.

Que de l'effet qui suit l'adroite incertitude  
 Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude ;  
 Qu'enfin les ornements avec goût soient placés ,  
 Jamais trop imprévus , jamais trop annoncés .

Sur-tout du mouvement : sans lui , sans sa magie ,  
 L'esprit désoccupé retombe en léthargie ;  
 Sans lui , sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.  
 Des grands peintres encor faut-il attester l'art ?  
 Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile  
 De mobiles objets sur la toile immobile ,  
 L'onde qui fuit , le vent qui courbe les rameaux ,  
 Les globes de fumée exhalés des hameaux ,  
 Les troupeaux , les pasteurs , et leurs jeux et leur danse ;  
 Saisissez leur secret , plantez en abondance  
 Ces souples arbrisseaux , et ces arbres mouvants ,  
 Dont la tête obéit à l'haleine des vents ;  
 Quels qu'ils soient , respectez leur flottante verdure ,  
 Et défendez au fer d'outrager la nature .  
 Voyez-la dessiner ces chênes , ces ormeaux ;  
 Voyez comment sa main , du tronc jusqu'aux rameaux ,

Des rameaux au feuillage , augmentant leur souplesse ,  
Des ondulations leur donna la mollesse.  
Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait ,  
Nymphes des bois , courez. Que dis-je ? c'en est fait :  
L'acier a retranché leur cime verdoyante ;  
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante  
Le rapide Aquilon légèrement courir ,  
Frémir dans leurs rameaux , s'éloigner, et mourir :  
Froids , monotones , morts , du fer qui les mutila  
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.

Vous donc dans vos tableaux amis du mouvement ,  
A vos arbres laissez leur doux balancement.  
Qu'en mobiles objets la perspective abonde :  
Faites courir , tomber , et rejaillir cette onde.  
Vous voyez ces vallons , et ces coteaux déserts ;  
Des différents troupeaux dans les sites divers  
Envoyez , répandez les peuplades nombreuses.  
Là , du sommet lointain des roches buissonneuses ,  
Je vois la chevre pendre ; ici de mille agneaux  
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.

Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline ,  
Couché sur ses genoux , le bœuf pesant rumine ;  
Tandis qu'impétueux , fier , inquiet , ardent ,  
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident  
Déploie en se jouant dans un gras pâturage  
Sa vigueur indomtée et sa grace sauvage.  
Que j'aime et sa souplesse et son port animé ;  
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé  
En frissonnant il plonge , et , luttant contre l'onde ,  
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde ;  
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds ;  
Soit que , livrant aux vents ses longs crins vagabonds ,  
Superbe , l'œil en feu , les narines fumantes ,  
Beau d'orgueil et d'amour , il vole à ses amantes :  
Quand je ne le vois plus , mon œil le suit encor.

Ainsi de la nature épuisant le trésor ,  
Le terrain , les aspects , les eaux , et les ombrages ,  
Donnent le mouvement , la vie aux paysages.

Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté ?  
Joignez au mouvement un air de liberté.

Et laissant des jardins la limite indécise ,  
 Que l'artiste l'efface , ou du moins la déguise.  
 Où l'œil n'espere plus , le charme disparoit.  
 Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret :  
 Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite :  
 Au-delà de ces murs , importune limite ,  
 On imagine encor de plus aimables lieux ;  
 Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.

Quand toujours guerroyant vos gothiques ancêtres  
 Transformoient en champ clos leurs asyles champêtres.  
 Chacun dans son donjon , de murs environné ,  
 Pour vivre sûrement , vivoit emprisonné.  
 Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte  
 Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte ?  
 A ces murs qui gênoient , attristoient les regards ,  
 Le goût préféreroit ces verdoyants remparts ,  
 Ces murs tissus d'épine , où votre main tremblante  
 Cueille ou la rose inculte , ou la mûre sanglante.

Mais les jardins bornés m'importunent encor.  
 Loïn de ce cercle étroit prenons enfin l'essor

Vers un genre plus vaste et des formes plus belles ,  
Dont seul Ermenonville offre encor des modeles.  
Les jardins appeloient les champs dans leur séjour ;  
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.

Du haut de ces coteaux , de ces monts d'où la vue  
D'un vaste paysage embrasse l'étendue ,  
La nature au génie a dit : « Ecoute-moi.  
« Tu vois tous ces trésors ; ces trésors sont à toi.  
« Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse ,  
« Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »  
Elle dit. Il s'élançe , il va de tous côtés  
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés ;  
Des vallons aux coteaux , des bois à la prairie ,  
Il retouche en passant le tableau qui varie ;  
Il sait , au gré des yeux , réunir , détacher ,  
Eclairer , rembrunir , découvrir , ou cacher.  
Il ne compose pas ; il corrige , il épure ,  
Il acheve les traits qu'ébaucha la nature.  
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur ;  
La forêt égayée adoucit son horreur ;

Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course;  
 Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.  
 Il veut, et des sentiers courent de toutes parts  
 Chercher, saisir, lier tous ces membres épars,  
 Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,  
 Forment de cent détails un magnifique ensemble.

Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art.  
 Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard  
 Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,  
 Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.  
 Avec bien moins de frais qu'un art minutieux  
 N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,  
 Vous allez embellir un paysage immense.  
 Tombez devant cet art, fausse magnificence;  
 Et qu'un jour transformée en un nouvel Eden  
 La France à nos regards offre un vaste jardin.

Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre  
 L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.  
 Mais avant de dicter des préceptes nouveaux,  
 Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,

Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente  
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,  
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient  
D'une pompe étrangere embellit leurs appas,  
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,  
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves ;  
Son air est moins riant et plus majestueux ;  
L'autre , de la nature amant respectueux :  
L'orne sans la farder , traite avec indulgence  
Ses caprices charmants, sa noble négligence,  
Sa marche irréguliere, et fait naître avec art  
Les beautés du désordre , et même du hasard.

Chacun d'eux a ses droits ; n'excluons l'un ni l'autre ;  
Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.  
L'un , content d'un verger , d'un bocage , d'un bois ,  
Dessine pour le sage , et l'autre pour les rois.  
Les rois sont condamnés à la magnificence :  
On attend autour d'eux l'effort de la puissance ;  
On y veut admirer , enivrer ses regards  
Des prodiges du luxe , et du faste des arts.

L'art peut donc subjuguier la nature rebelle ;  
 Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.  
 Son éclat fait ses droits ; c'est un usurpateur  
 Qui doit obtenir grace à force de grandeur.  
 Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre ,  
 Insignes réduits , dont l'insipide maître  
 Vous vante , en s'admirant , ses arbres bien peignés ,  
 Ses petits salons verts bien tondus , bien soignés ;  
 Son plan bien symétrique , où , jamais solitaire ,  
 Chaque allée a sa sœur , chaque berceau son frère ;  
 Ses sentiers ennuyés d'obéir au cordeau ,  
 Son parterre brodé , son maigre filet d'eau ,  
 Ses buis tournés en globe , en pyramide , en vase .  
 Et ses petits bergers bien guindés sur leur base .  
 Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin ;  
 Je préfère un champ brut à son triste jardin .

Loin de ces vains apprêts , de ces petits prodiges ,  
 Venez , suivez mon vol au pays des prestiges ,  
 A ce pompeux Versailles , à ce riant Marli ,  
 Que Louis , la nature , et l'art , ont embelli .

C'est là que tout est grand , que l'art n'est point timide ;  
Là , tout est enchanté ; c'est le palais d'Armide ;  
C'est le jardin d'Alcine , ou plutôt d'un héros  
Noble dans sa retraite , et grand dans son repos,  
Qui cherche encore à vaincre , à dompter des obstacles ,  
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.  
Voyez-vous et les eaux , et la terre , et les bois ,  
Subjugués à leur tour , obéir à ses lois ;  
A ces douze palais d'élégante structure  
Ces arbres marier leur verte architecture ,  
Ces bronzes respirer , ces fleuves suspendus ,  
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus ,  
Tomber , se prolonger dans des canaux superbes ,  
Là , s'épancher en nappe , ici , monter en gerbes ,  
Et , dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur ,  
Pleuvoir en gouttes d'or , d'émeraude , et d'azur ?  
Si j'égaré mes pas dans ces bocages sombres ,  
Des Faunes , des Sylvains , en ont peuplé les ombres ;  
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu ;  
Tout bosquet est un temple , et tout marbre est un dieu ;

Et Louis , respirant du fracas des conquêtes ,  
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.  
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.

Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.

J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées  
Roulent pompeusement avec soin cadencées :  
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur  
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.  
Du marbre , de l'airain , qu'un vain luxe prodigue ,  
Des ornements de l'art , l'œil bientôt se fatigue ;  
Mais les bois , mais les eaux , mais les ombrages frais ,  
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais .  
Aimez donc des jardins la beauté naturelle ;  
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.  
Regardez dans Milton , quand ses puissantes mains  
Préparent un asyle au premier des humains ,  
Le voyez-vous tracer des routes régulières ,  
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières ?  
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements  
L'enfance de la terre et son premier printemps ?

Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices  
La nature épuisa les plus pures délices.  
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,  
Les ondes à leur choix errantes mollement,  
Des sentiers sinueux les routes indécises,  
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,  
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,  
Varioient, suspenoient, prolongeoient leur plaisir.  
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,  
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,  
Charme de l'odorat, du goût, et des regards,  
Élégamment groupés, négligemment épars,  
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue  
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue ;  
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,  
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas ;  
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,  
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.  
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,  
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,

Leurs bras voluptueux, et leurs tiges fleuries ?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,  
Eve à son jeune époux abandonna sa main,  
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.

Tout les félicitoit dans toute la nature ;

Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure,

La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs ;

Zéphyre aux antres verts redisoit leurs soupirs ;

Les arbres frémissaient, et la rose inclinée

Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.

O bonheur ineffable ! ô fortunés époux !

Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,

Vivroit loin des tourments où l'orgueil est en proie,

Riche de fruits, de fleurs, d'innocence, et de joie !

Ah ! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs

N'étoient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,

D'où viendrait sur nos cœurs leur secrète puissance ?

Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.

Le sage à son jardin destine ses vieux ans ;

Un grand fuit son palais pour sa maison des champs ;

Le poète recherche un bosquet solitaire ;  
A son triste bureau le marchand sédentaire ,  
Lassé de ses calculs , lassé de son comptoir ,  
D'avance se promet un champêtre manoir ,  
Rêve ses boulingrins , ses arbres , son bocage ,  
Et d'un verger futur se peint déjà l'image ;  
Que dis-je ? au doux repos invitant de grands cœurs ,  
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.  
Là , le terrible Mars , sans glaive , sans tonnerre ,  
Las de l'ensanglanter , fertilise la terre ;  
Au lieu de ses soldats , il compte ses troupeaux ,  
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux ;  
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone ;  
Palés ceint en riant les lauriers de Bellone ;  
Et l'airain , désormais fatal aux daims légers ,  
A rendu les échos aux chansons des bergers.

Tel est Bleinheim , Bleinheim la gloire de ses maîtres  
Plein des pompes de Mars , et des pompes champêtres ;  
En vain ce nom fameux atteste nos revers ,  
Monument d'un grand homme , il a droit à mes vers.

Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges ,  
Par-tout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges ,  
Et l'on doute , à l'aspect de ces nobles travaux ,  
Qui doit frapper le plus , du peuple ou du héros.  
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire ,  
Je songe , ô Rosamonde , à ta touchante histoire ;  
De Rose , mieux que toi , qui mérita le nom ?  
En vain de la beauté le ciel t'avoit fait don ,  
Tendre et fragile fleur , flétrie en ton jeune âge ,  
Tu ne vécus qu'un jour , ce fut un jour d'orage.  
Dans ce nouveau dédale où te cacha Merlin  
Ta rivale en fureur pénètre , un fil en main ,  
Et , livrant Rosamonde à sa rage inhumaine ,  
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.

Ab ! malheureux objet et de haine et d'amour ,  
Tu n'es plus ; mais ton ombre habite ce séjour :  
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde ;  
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde ;  
Ton nom remplit encor le bosquet enchanté ;  
Et , pour comble de gloire , Addison t'a chanté.

Mais ces tendres amours et ce récit antique ,  
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique  
Qui , gravé sur l'airain , par un don glorieux ,  
Acquitta de Malbrough les faits victorieux ?

Je ne décrirai point ce palais qui présente  
La solide beauté de sa masse imposante ,  
Et promet de porter aux siècles à venir  
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir ;  
Ni ces riches tapis où combattent entre elles  
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles ;  
Ni du triomphateur le bronze colossal ,  
Du prodige de Rhode audacieux rival ;  
Ni ce pont , monument de tendresse et de gloire ,  
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire ;  
Ce pont , digne de Rome , et tel que dans son sein  
Auroit pu s'épancher l'urne immense du Rhin.

Ah ! dans cette héroïque et riante retraite ,  
O champs ! d'autres beautés frappent votre poète.  
Assez long-temps de l'art les fastueux apprêts ,  
Et le bronze immobile , et les marbres muets ,

De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire ;  
Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.  
Par un don plus nouveau , mais non moins solennel ,  
Grand comme ses desseins , et comme eux éternel ,  
La nature elle-même , avec magnificence ,  
Consacre le bienfait et la reconnoissance :  
Dans un jardin superbe , à fêter un héros  
Elle-même elle invite et la terre et les flots :  
Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Ophéés ;  
Leur ombrage est son dais ; leurs festons , ses trophées.  
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons ;  
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons :  
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices  
Reviennent de son front parer les cicatrices :  
L'été conte à l'été , le printemps au printemps ,  
Sa journée immortelle et ses faits éclatants :  
La veillée en redit l'histoire triomphante :  
Le hameau les apprend , la bergere les chante ;  
Point de terme au bienfait , un peuple généreux  
Paiera le sang du pere à ses derniers neveux ;

Et, sur eux étendant sa longue bienfaisance,  
Comme le ciel punit, Albion récompense.

Ah! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nous  
Par un chant de famille honorer son tombeau!  
Malbrough! Spencer! l'honneur du moderne Élysée!  
Malbrough en est l'Achille; et Spencer, le Musée:  
Mais dans la douce paix des bois élysiens  
Malbrough, heureux Bleinheim, regrette encor les tiens  
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame!  
Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire enflamme  
Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers  
Qui chérissent les arts, et commandent aux mers:  
Bienfaitrice sévère, Albion vous contemple;  
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple:  
Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,  
Le temple de la gloire en devient le tombeau.  
Mais que dis-je? aux talents, au vieil honneur fidèle,  
Bleinheim au monde encore en offre le modèle;  
L'immortelle Uranie en habite les tours;  
Là, de plus d'une étoile Herschel traça le cours,

Herschel qui de Newton agrandit l'héritage.

Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,

Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieus ;

Herschel lui marquera son chemin radieux.

Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,

Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes :

Mais quels lieux verront-ils, quel climat reculé,

Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,

Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines,

Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Turennes ?

A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent mes yeux :

O France ! ô doux pays ! berceau de nos aïeux !

Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse

Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,

Que de te voir jamais je perde le bonheur,

Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur !

Adieu, Bleinheim : Chambord, à son tour, me rappelle,

Chambord, qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,

Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,

Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.

Là ne s'élevent point des tours si magnifiques,  
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques;  
Mais sa gloire l'y suit; mais à de feints combats  
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.  
Tels, au bord du Lété, les héros du vieil âge  
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image,  
Et, dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,  
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

FIN DU PREMIER CHANT.

# LES JARDINS,

## POÈME.

---

### CHANT SECOND.

**O**h ! si j'avois ce luth dont le charme autrefois  
Entraînoit sur l'Hémus les rochers et les bois ,  
Je le ferois parler ; et sur les paysages  
Les arbres tout-à-coup déploieroient leurs ombrages ;  
Le chêne , le tilleul , le cedre , et l'oranger ,  
En cadence viendroient dans mes champs se ranger .  
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles :  
La lyre est sans pouvoir , les rochers sans oreilles ;  
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs ,  
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs .

Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse  
 Prête aux arbres divers la grace ou la richesse.

Par ses fruits , par ses fleurs , par son beau vêtement ,  
 L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement :  
 Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes !  
 Là s'étendent ses bras pompeusement informes ;  
 Sa tige ailleurs s'élançe avec légèreté .

Ici j'aime sa grace , et là sa majesté :  
 Il tremble au moindre souffle , ou contre la tempête  
 Roidit son tronc noueux et sa robuste tête ;  
 Rude ou poli , baissant ou dressant ses rameaux ,  
 Véritable Protée entre les végétaux ,  
 Il change incessamment , pour orner la nature ,  
 Sa taille , sa couleur , ses fruits , et sa verdure .

Ces effets variés sont les trésors de l'art ,  
 Que le goût lui défend d'employer au hasard .  
 Des divers plants encor la forme et l'étendue  
 Sous des aspects divers viennent charmer la vue .  
 Tantôt un bois profond , sauvage , ténébreux ,  
 Epanche une ombre immense ; et tantôt , moins nombreux

Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage :  
Plus loin , distribués dans un frais paysage ,  
Des groupes élégants frappent l'œil enchanté :  
Ailleurs , se confiant à sa propre beauté ,  
Un arbre seul se montre , et seul orne la terre.  
Tels , si la paix des champs peut rappeler la guerre ,  
Une nombreuse armée étale à nos regards  
Des bataillons épais , des pelotons épars ;  
Et là , fier de sa force et de sa renommée ,  
Un héros seul avance , et vaut seul une armée.  
Tous ces plants différents suivent diverses lois.

Dans les jardins de l'art notre luxe autrefois  
Des arbres isolés dédaignoit la parure :  
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.  
Par un caprice heureux , par de savants hasards ,  
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.  
Qu'ils different d'aspect , de forme , de distance ;  
Que toujours la grandeur , ou du moins l'élégance ,  
Distingue chaque tige , ou que l'arbre honteux  
Se cache dans la foule et disparoisse aux yeux.

Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,  
 Patriarche des bois, leve un front vénérable,  
 Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour,  
 S'écarte avec respect, et compose sa cour;  
 Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.

Avec bien plus de choix et plus de goût encore  
 Les groupes offriront mille tableaux heureux.  
 D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,  
 Formez leur masse épaisse ou leurs touffes légères:  
 De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.  
 C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,  
 Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,  
 Séparer, réunir, et sur les paysages  
 Etendre ou replier le rideau des ombrages.

Vos groupes sont formés : il est temps que ma voix  
 A connoître un peu d'art accoutume les bois.

Bois augustes, salut ! Vos voûtes poétiques  
 N'entendent plus le Barde et ses affreux cantiques ;  
 Un délire plus doux habite vos déserts ;  
 Et vos antres encor nous instruisent en vers.

Vous inspirez les miens, ombres majestueuses !  
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses  
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner ;  
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.

Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre :  
Ici des troncs pressés rembruniront leur ombre ;  
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,  
Formez un doux combat de la nuit et du jour ;  
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,  
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,  
Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,  
Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.  
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère :  
Mais n'en détruisez pas le grave caractère ;  
De détails trop fréquents, d'objets minutieux,  
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux ;  
Qu'il soit un, simple, et grand, et que votre art lui laisse  
Avec toute sa pompe un peu de sa rudesse.  
Montrez ces troncs brisés ; je veux de noirs torrents  
Dans les creux des ravins suivre les flots errants.

Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace;  
De ces rochers pendants respectez la menace;  
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté  
Tout respire une mâle et sauvage beauté.

Mais tel est des humains l'instinct involontaire,  
Le désert les effraie. En ce bois solitaire  
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,  
L'asyle du travail ou celui du malheur.

Il est des temps affreux où des champs de leurs peres  
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères :  
Ah ! plaignez leur destin, mais félicitez-vous ;  
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,  
A ces infortunés vous le devrez peut-être :  
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre  
Un coin leur soit gardé ; donnez à leurs débris,  
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris ;  
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes ;  
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,  
Et leur touchant aspect consacrerà ces lieux.

Mais sur-tout, si l'exil de leur cloître pieux





Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts  
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,  
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde  
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde ;

A banni ces reclus qui sous des lois austeres  
Derobent aux humains leurs tourments volontaires ,  
Ces enfants de Bruno , ces enfants de Rancé ,  
Qui tous , morts au présent , expiant le passé ,  
Entre le repentir et la douce esperance ,  
Vers un monde à venir prennent leur vol immense ,  
Accueillez leur malheur , et que sous d'humables toits ,  
Paisible colonie , ils habitent vos bois .  
A peine on aura su le sort qui les exile ,  
Vos soins hospitaliers , et leur modeste asyle ,  
Des hameaux d'alentour femmes , enfants , vieillards ,  
Vers ces hôtes sacrés courent de toutes parts :  
La richesse y viendra visiter l'indigence ;  
L'orgueil , l'humilité ; le plaisir , la souffrance :  
Vous-même , abandonnant pour leurs âpres forêts  
Et vos salons dorés et vos ombrages frais ,  
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde  
Desenchanter vos cœurs des voluptés du monde ;  
Loin de ce monde où regne un air contagieux  
Vous aimerez ce bois sombre et religieux ,

Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,  
Leur saint recueillement, leur éternel silence,  
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil  
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.  
La terre sentira leur présence féconde :  
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde  
Ils leveront leurs mains; vous devrez à leurs vœux  
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux;  
Et lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,  
De silences profonds, coupés par intervalles,  
Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts  
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,  
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes;  
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes,  
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,  
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Eternel.  
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude;  
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,  
Animez son silence, et goûtez à la fois  
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois;

Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.

Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse  
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,  
Veut un site agréable et des contours liants,  
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,  
Promene entre des fleurs des eaux voluptueuses;  
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,  
Épicure dicter les leçons du plaisir.

Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage  
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;  
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,  
A la variété le goût donne le prix,  
Cette variété, séduisante déesse,  
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,  
Un prisme dans les mains, colore l'univers,  
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.  
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;  
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.  
Regardez cette tête où la divinité  
Semble imprimer ses traits; quelle variété!

Des sentiments du cœur majestueux théâtre ,  
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre ,  
Et, doublant son éclat par un contraste heureux ,  
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux ;  
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière ;  
Deux noirs sourcils en arc protègent sa paupière ;  
Et la levre , où s'empreint la rougeur du corail ,  
De la blancheur des dents relève encor l'émail ;  
Le nez , dans sa longueur dessinant le visage ,  
Par une ligne droite avec art le partage ,  
Tandis que , déployant ses contours gracieux ,  
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.  
Voyez le pied , la main , dont la structure étale  
De ses doigts variés la longueur inégale ;  
Voilà votre modèle. Heureux imitateur ,  
Suivez dans ses dessins la main du Créateur ;  
Et d'objets en objets promené dans l'espace ,  
Que l'œil toujours jouisse , et jamais ne se lasse.  
N'allez donc pas , des bois symétrisant les bords ,  
D'un coup-d'œil uniforme attrister les dehors.

Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles  
 Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles :  
 Je veux les voir ; je veux , dans ces bocages verts ,  
 Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers :  
 Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse ,  
 D'autres tout décrépits , tout noueux de vieillesse ;  
 Ceux-ci rampants , ceux-là , fiers tyrans des forêts ,  
 Des tributs de la seve épuisant leurs sujets :  
 Vaste scene où des mœurs , de la vie , et des âges ,  
 L'esprit avec plaisir reconnoît les images .

Près de ces grands effets que sont ces verts remparts  
 Dont la forme importune attriste les regards ?  
 Forme toujours la même , et jamais imprévue !  
 Riche variété , délices de la vue ,  
 Accours ; viens rompre enfin l'insipide niveau ,  
 Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau :  
 Par un mélange heureux de golfes , de saillies ,  
 Les lisieres des bois veulent être embellies .  
 L'œil , qui des plants tracés par l'uniformité  
 Se fatigue et s'élançe à leur extrémité ,

Se plaît à parcourir , dans sa vaste étendue ,  
De ces bords ondoyants la forme inattendue ;  
Il s'égaré , il se joue en ces replis nombreux ;  
Tour-à-tour il s'enfonce , il ressort avec eux ,  
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose  
De distance en distance avec plaisir repose ;  
Le bois s'en agrandit , et , dans ses longs retours ,  
Varie à chaque pas son charme et ses détours.  
Dessinez donc sa forme , et d'abord qu'on choisisse  
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.  
Mais ne vous hâtez point ; condamnez à regret :  
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt ,  
Ah ! songez que du temps ils sont le lent ouvrage ,  
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage ,  
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.

Quelquefois cependant un ingrat possesseur ,  
Sans besoin , sans remords , les livre à la cognée.  
Renversés sur le sein de la terre indignée ,  
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours  
La douce rêverie et les discrets amours.

Ah ! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre  
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre ,  
Par ces dônes touffus qui couvroient vos aïeux ,  
Profanes , respectez ces troncs religieux ;  
Et , quand l'âge leur laisse une tige robuste ,  
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste !  
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants ,  
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants ,  
Tomberont sous le fer , et de leur tête altière  
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.

O Versaille ! ô regrets ! ô bosquets ravissans ,  
Chefs-d'œuvre d'un grand roi , de le Nôtre , et des ans !  
La hache est à vos pieds , et votre heure est venue.  
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue ,  
Frappés dans leur racine , et balançant dans l'air  
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer ,  
Tombent , et de leurs troncs jonchent au loin ces routes  
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voutes :  
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux  
Ombrageoit de Louis le front victorieux ;

Ces bois où , célébrant de plus douces conquêtes ,  
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes !  
Amour , qu'est devenu cet asyle enchanté  
Qui vit de Montespan soupirer la fierté ?  
Qu'est devenu l'ombrage où , si belle et si tendre ,  
A son amant surpris et charmé de l'entendre ,  
La Valiere apprenoit le secret de son cœur  
Et , sans se croire aimée , avoient son vainqueur ?  
Tout périt ; tout succombe : au bruit de ce ravage  
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?  
Tout ce peuple d'oiseaux , fiers d'habiter ces bois ,  
Qui chantoient leurs amours dans l'asyle des rois ,  
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.  
Ces dieux , dont le ciseau peupla ces verts portiques ,  
D'un voile de verdure autrefois habillés ,  
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés ,  
Pleurent leur doux ombrage ; et , redoutant la nue ,  
Venus même une fois s'étonna d'être nue.  
Croissez , hâtez votre ombre , et repeuplez ces champs ,  
Vous , jeunes arbrisseaux : et vous , arbres mûrants ,

Consolez-vous ; témoins de la foiblesse humaine ,  
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :  
Vous comptez cent printemps , hélas ! et nos beaux jours  
S'envoient les premiers , s'envoient pour toujours.

Mais , tandis que ma voix déplorait ces ravages ,  
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages ?  
Que béni soit ton art , toi qui dans leur langueur  
Sus des plants décrépits ranimer la vigueur !  
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce ,  
Le suc régénéré reprend toute sa force ;  
Il court , il pousse en l'air de nouveaux rejetons ;  
Rend aux bosquets leur ombre , au printemps ses festons :  
Des arbres long-temps nus admirent leur parure ;  
Leur front chauve a repris sa verte chevelure ,  
Et joint avec orgueil , grace à tes soins puissans ,  
Les charmes du jeune âge et l'honneur des vieux ans.

Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge !  
Mais plus heureux celui qui créa son bocage ,  
Ces arbres , dont le temps prépare la beauté !  
Il dit comme Cyrus , « C'est moi qui les plantai. »

De leur premier printemps il goûte les délices ,  
De leur premier bouton il bénit les prémices ;  
Ainsi naquit Pearfield , tel de ses bois nouveaux  
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux :  
Telle au sortir des mains dont est sorti le monde  
Jadis Eve se vit , et s'admira dans l'onde.

Le jeune plant courut ombrager les vallons ,  
Habiller les rochers , et flotter sur les monts ;  
Et , fier de sa beauté , content de son ouvrage ,  
Son heureux créateur rêva sous son ombrage.

Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui ,  
Voulez-vous donc créer et jouir comme lui ?  
Suspendez vos travaux impatients d'éclorre ;  
Méditez-les long-temps , méditez-les encore :  
Tel qu'un peintre , arrêtant ses indiscrets pinceaux ,  
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux ,  
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.  
Des sites , des aspects , connoissez la puissance ,  
Et le charme des bois aux coteaux suspendus ,  
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.

Ainsi que les couleurs et les formes amies,  
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.  
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés  
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés;  
Le verd du peuplier combat celui du chêne :  
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,  
Et, de leur union médiateur heureux,  
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.  
Ainsi, par une teinte avec art assortie,  
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.

Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,  
Dont la verte colline offre un si doux tableau,  
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,  
Surpassas le Lorrain, et vainquis la nature.  
Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,  
As donné le précepte et l'exemple à la fois :  
Ah ! puisses-tu long-temps jouir de tes ouvrages,  
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages !  
Je ne sais quel instinct me dit que, quelque jour,  
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,

Tes mains cultiveront une plante plus chère.  
Puisse être cet enfant l'image de son père,  
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur  
Le souffle de la haine et le vent du malheur !  
Acheve cependant d'embellir tes bocages.  
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,  
Observez comme lui tous ces différents verts,  
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.

Remarquez-les sur-tout lorsque la pâle automne,  
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne ;  
Que de variété, que de pompe et d'éclat !  
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,  
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.  
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.  
Tel est le sort commun. Bientôt les Aquilons  
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons ;  
De moment en moment la feuille sur la terre,  
En tombant, interrompt le rêveur solitaire.  
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.  
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,

Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure ,  
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature ;  
De ces bois desséchés , de ces rameaux flétris ,  
Seul , errant , je me plais à fouler les débris .  
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :  
Viens , je me livre à toi , tendre mélancolie ;  
Viens , non le front chargé des nuages affreux  
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux ,  
Mais l'œil demi-voilé , mais telle qu'en automne  
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne :  
Viens , le regard pensif , le front calme , et les yeux  
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux .

Ainsi je nourrissois mes tristes rêveries ,  
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries  
Tout-à-coup m'ont offert leur plant voluptueux :  
Adieu , vastes forêts , cédres majestueux ,  
Adieu , pompeux ormeaux , et vous , chênes augustes .  
Moins fiers , plus élégants , ces modestes arbustes  
M'appellent à leur tour . Venez , peuple enchanteur !  
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur :

De vos traits délicats venez orner la scène.  
Oh ! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,  
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,  
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !  
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;  
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;  
En dômes, en lambris, j'unirois vos rameaux ;  
Mollement enlacés autour de ces ormeaux  
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,  
Emblème de la grace unie avec la force :  
Je fondrois vos couleurs, et du blanc le plus pur,  
Du plus tendre incarnat, jusqu'au plus sombre azur.  
De l'œil rassasié variant les délices,  
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,  
A l'envi s'uniroient dans mes brillants travaux,  
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.  
Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,  
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse ;  
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs ;  
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,

Reparoisse à son tour, et qu'au front de l'année

Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.

Ainsi votre jardin varie avec le temps :

Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps :

Printemps bientôt fletri ! Toutefois votre adresse

Peut consoler encor de sa courte richesse.

Que par des soins prudents tous ses arbres plantés,

Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.

Ainsi l'adroite Eglé, prolongeant son empire,

Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.

Le ciel même, malgré l'inclemence de l'air,

N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.

Alors, des vents jaloux défiant les outrages,

Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.

Voyez l'if, et le lierre, et le pin résineux,

Le houx luisant armé de ses dards épineux,

Et du laurier divin l'immortelle verdure,

Dédommager la terre et venger la nature ;

Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,

Au verts de leurs rameaux mêler un vif émail :

Au milieu des champs nus leur parure m'enchanté,  
 Et plus inespérée en paroît plus touchante.  
 De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour ;  
 Là vous venez saisir les rayons d'un beau jour ;  
 Là l'oiseau , quand la terre ailleurs est dépouillée,  
 Vole , et s'égaie encor sous la verte feuillée,  
 Et , trompé par les lieux , ne connoît plus les temps ,  
 Croit revoir les beaux jours , et chante le printemps.

Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges ,  
 L'habitude souvent en détruit les prestiges,  
 Et le triste dégoût les voit sans intérêt.

N'est-il pas des moyens dont le charme secret  
 Vous rende leur beauté toujours plus attachante ?

Oh ! combien des Lapons l'usage heureux m'enchanté  
 Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux !  
 Nos superbes tilleuls , nos ormeaux vigoureux ,  
 De ces champs ennemis redoutent la froidure ;  
 De quelques noirs sapins l'indigente verdure  
 Par intervalle à peine y perce les frimas :  
 Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats ,

Par des charmes plus doux , à leurs regards sait plaire ;  
Planté pour un ami , pour un fils , pour un pere ,  
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets ,  
Il en reçoit le nom , le nom cher à jamais.

Vous dont un ciel plus pur éclaire la patrie ,  
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie :  
Elle animera tout ; vos arbres , vos bosquets  
Dès lors ne seront plus ni déserts , ni muets ;  
Ils seront habités de souvenirs sans nombre ,  
Et vos amis absents embelliront leur ombre.

Qui vous empêche encor , quand les bontés des dieux  
D'un enfant désiré comblent enfin vos vœux ,  
De consacrer ce jour par les tiges naissantes  
D'un bocage , d'un bois ?.. Mais tandis que tu chantes ,  
Muse , quels cris dans l'air s'élancent à la fois ?  
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois !  
Il est né ! Dans nos murs , dans nos champs , sur les ondes ,  
Nos foudres triomphants l'annoncent aux deux mondes.  
Pour parer son berceau c'est trop peu que des fleurs ;  
Apportez les lauriers , les palmes des vainqueurs.

Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire ;  
Qu'il entende , en naissant , l'hymne de la victoire :  
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbon.  
Et toi , par qui le ciel nous fit cet heureux don ,  
Toi qui , le plus beau nœud , la chaîne la plus chère  
Des Germainis , des François , d'un époux , et d'un frère,  
Les unis , comme on voit de deux pompeux ormeaux  
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux ,  
Sœur , mère , épouse auguste , enfin la destinée  
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée ;  
Et mêlant dans tes yeux les larmes et les ris ,  
Quand tu perds une mère , elle te donne un fils.  
D'autres , dans les transports que ce beau jour inspire ,  
Animeront la toile , ou le marbre , ou la lyre ;  
Moi , l'humble ami des champs , j'irai dans ce séjour  
Où Flore et les Zéphyrus composent seuls ta cour ,  
J'irai dans Trianon ; là , pour unique hommage ,  
Je consacre à ton fils des arbres de son âge ,  
Un bosquet de son nom. Ce simple monument ,  
Ces tiges , de tes bois le plus cher ornement ,

Tes yeux les verront croître , et, croissant avec elles ,  
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Enfin vous jouissez ; et le cœur et les yeux  
Chérissent de vos bois l'abri délicieux ,  
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire ?  
Voulez-vous de votre art remporter la victoire ?  
Déjà de nos jardins heureux décorateur ,  
Ajoutez à ces noms le nom de créateur .  
Voyez comme en secret la nature fermente ,  
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente .  
Et vous ne l'aidez pas ! Qui sait dans son trésor  
Quels biens à l'industrie elle réserve encor ?  
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde ,  
Il peut guider la seve ; à sa liqueur féconde  
Montrez d'autres chemins , ouvrez d'autres canaux ;  
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux  
Des sucS vierges encore essayez le mélange ;  
De leurs dons mutuels favorisez l'échange .  
Combien d'arbres , de fruits , de plantes , et de fleurs ,  
Dont l'art changea le goût , les parfums , les couleurs !

La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses ;  
 D'un triple diadème ainsi brillent les roses ;  
 De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.

Osez : Dieu fit le monde , et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes ,  
 Combien sous d'autres cieus de richesses sont prêtes !

Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain ,

Et ravisseur plus juste , et vainqueur plus humain ,

Conquit des fruits nouveaux , porta dans l'Ausonie

Le prunier de Damas , l'abricot d'Arménie ,

Le poirier des Gaulois , tant d'autres fruits divers :

C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.

Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie ,

L'airain , le marbre , et l'or , frappaient Rome éblouie ;

Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains

Porter le cerisier en triomphe aux Romains.

Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos peres ,

En bataillons armés , sous des cieus plus prosperes

Aller chercher la vigne , et vouer à Bacchus

Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?

Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées  
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées :  
Du pampre triomphal ils couronnoient leurs fronts ;  
Le pampre sur leurs dards s'enlaçoit en festons.  
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange :  
Les vallons, les coteaux, célébroient la vendange ;  
Et par-tout où coula le nectar enchanté  
Coururent le plaisir, l'audace, et la gaieté,

Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres ;  
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.  
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis  
A la main qui porta le sceptre de Thémis,  
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes  
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,  
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,  
De la cirae des monts, de la rive des mers.  
Je voyage, entouré de leur foule choisie,  
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :  
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,  
Chérissent notre ciel ; et l'heureux étranger,

Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,  
Doute de son exil, à leur touchante image,  
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,  
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,  
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,  
Regrettoit dans son cœur sa douce liberté,  
Et son isle riante, et ses plaisirs faciles.

Ebloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,

Souvent il s'écrioit : « Rendez-moi mes forêts. »

Un jour, dans ces jardins où Louis, à grands frais,  
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble  
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,  
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,  
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,  
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,  
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,  
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans  
Frappe ses yeux : soudain avec des cris perçants

Il s'élançe , il l'embrasse , il le baigne de larmes ,  
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes ,  
Ces beaux champs , ce beau ciel , qui le virent heureux ,  
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux ,  
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage ,  
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage ,  
Et le toit paternel , et les bois d'alentour ,  
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour ,  
Il croit les voir encore , et son ame attendrie  
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

Quels que soient vos bosquets , vos bois , et vos vergers ,  
Enfants de votre sol ou des champs étrangers ,  
L'art brillant des jardins , s'il veut long-temps nous plaire ,  
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.  
Quelquefois , en plantant , des artistes sans art  
Entre eux et la campagne élevent un rempart ;  
Leurs arbres sont un voile et non une parure :  
Vous , sachez avec goût disposer leur verdure ;  
Que vos arbres divers adroitement plantés  
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés ;

Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,  
 Possédez par les yeux, jouissez par la vue.  
 Eh! qui peut dédaigner ces aspects abondants  
 En tableaux variés, en heureux accidents!  
 Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.

Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante;  
 C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant;  
 C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,  
 Du coursier, dont sa main abandonnoit l'allure,  
 A l'aspect d'un passant relève l'encolure;  
 C'est le piéton modeste, un bâton à la main,  
 A qui la rêverie abrége le chemin;  
 C'est le pas grave et lent de la riche fermière;  
 C'est le pas lesté et vif de la jeune laitière,  
 Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,  
 Son vase en équilibre, et chemine en chantant;  
 C'est le lourd charriot dont la marche bruyante  
 Fait crier le pavé sous sa charge pesante,  
 Le char léger du fat qui vole en un instant  
 De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.

Regardez ce moulin où tombent en cascades  
Sur l'arbre de Cérès les ondes des Nâïades,  
Tandis qu'au gré d'Éole un autre avec fracas  
Tourne en cercles sans fin ses gigantesques bras.

Plus loin c'est un vieux bourg que des bois environnent,  
Là, de leurs longs creneaux les cités se couronnent,  
Et le clocher où plane un coq audacieux  
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.

Plus heureux si de loin commande au paysage  
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,  
Dont les royales tours se prolongent dans l'air,  
Royaumont, S.-Denis, ou le vieux Westminster,  
Où dorment confondus le guerrier, le poète,  
Les grands hommes d'état, et Chatam à leur tête,  
L'éloquent Westminster où tout parle à l'orgueil  
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.

Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses isles ?  
Et si la vaste mer entoure vos asyles,  
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,  
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots ?

O Nice ! heureux séjour , montagnes renommées ,  
De lavande , de thym , de citron parfumées ;  
Que de fois sous tes plants d'oliviers toujours verts ,  
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers ,  
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense !  
Combien je jouissois ! soit que l'onde en silence  
Mollement balancée , et roulant sans efforts ,  
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords ;  
Soit que son vaste sein se gonflât de colere ;  
J'aimois à voir le flot , d'abord ride légère ,  
De loin blanchir , s'enfler , s'allonger , et marcher ,  
Bondir tout écumant de rocher en rocher ,  
Tantôt se déployer comme un serpent flexible ,  
Tantôt , tel qu'un tonnerre , avec un bruit horrible  
Précipiter sa masse , et de ses tourbillons  
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons :  
Ce mouvement , ce bruit , cette mer turbulente  
Roulant , montant , tombant en montagne écumante ,  
Enivroient mon esprit , mon oreille , mes yeux ;  
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux .

Donc , si ce grand spectacle entoure vos domaines ,  
Montrez , mais variez ces magnifiques scenes :  
Ici que la mer brille à travers les rameaux ,  
Là , dans l'enfoncement de ces profonds berceaux ,  
Comme au bout d'un long tube , une voûte la montre ;  
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre ,  
La perd encore ; enfin la vue en liberté  
Tout-à-coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare ;  
Mais , il faut l'avouer , c'est d'une main avare  
Que les hommes , les arts , la nature , et le temps ,  
Sement autour de nous de riches accidents.

O plaines de la Grece ! ô champs de l'Ausonie !  
Lieux toujours inspirants , toujours chers au génie ;  
Que de fois arrêté dans un bel horizon  
Le peintre voit , s'enflamme , et saisit son crayon ,  
Dessine ces lointains , et ces mers , et ces isles ,  
Ces ports , ces monts brûlants et devenus fertiles ,  
Des laves de ces monts encor tout menaçants ,  
Sur des palais détruits d'autres palais naissants ,

Et, dans ce long tourment de la terre et de l'onde,  
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!

Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,  
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté,  
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,  
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes ;  
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,  
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, au lieu des beautés qu'étaient ces rivages,  
N'avez-vous au-dehors que de froids paysages ?  
Formez-vous au-dedans un asyle enchanteur ;  
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.  
A vos scenes donnez l'air piquant du mystere ;  
Que votre art les promette, et que l'œil les espere.  
Promettre, c'est donner ; espérer, c'est jouir.

D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.  
L'utile a sa beauté ; gardez-vous de l'exclure.  
La richesse du luxe appauvrit la nature :  
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil ;  
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,

Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles ,  
De leur fécond domaine usurpateurs stériles ;  
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas ,  
Et Cérès , en triomphe , a repris ses états.

Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante ,  
La pêche veloutée , et la poire fondante ,  
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur ,  
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur.  
Que sur l'oignon du Nil , et sur la verte oseille ,  
En globes de rubis descende la groseille.  
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil ,  
Et l'abricot doré par les feux du soleil.  
A côté de vos fleurs aimez à voir éclore ,  
Et le chou panaché que la pourpre colore ,  
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris ;  
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris :  
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure ;  
Hôte aimable des bois , ami de la nature ,  
L'art des vers orne tout , et ne dédaigne rien ;  
Tout plaît mis à sa place : aussi gardez-vous bien

D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage  
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage ;  
Que tout soit près de vous, fraîcheur, graces, attrails,  
Et qu'ailleurs au hasard désordonnant ces traits  
La nature reprenne une marche plus fiere.

Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,  
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois  
Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.

Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,  
Charmé de voir, d'errer, et de jouir ensemble ;  
Tant l'instinct social dans ses nobles desirs  
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs !  
Là, nos libres regards ne souffrent point d'obstacle ;  
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle,  
Ces panaches flottants, ces perles, ces rubis,  
L'orgueil de la coiffure, et l'éclat des habits,  
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,  
Et leurs reflets changeants, et leurs pompes mouvantes.  
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois  
A caché des héros, des belles, et des rois,

Dans la tige des lis, des œillets, et des roses,  
 Les dieux mettoient un terme à leurs métamorphoses,  
 Tout-à-coup nous verrions, par un contraire effet,  
 S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,  
 Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,  
 Et la tulipe errante en robe bigarrée.

Tels nous plaisent ces lieux aux champs élysiens,  
 Tel Paris réunit ses nombreux citoyens :

Au retour du printemps, tels viennent se confondre  
 Au parc de Kensington les fiers enfants de Londres ;  
 Vaste et brillante scène où chacun est acteur,  
 Amusant, amusé, spectacle et spectateur.

Muse, quitte un instant les rives paternelles ;  
 Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles :  
 Chante ce Kensington qui retrace à la fois  
 Et la main de le Nôtre, et les parcs de nos rois,  
 Où dans toute sa pompe un grand peuple s'étale.

A peine l'alouette à la voix matinale  
 A du printemps dans l'air gazouillé le retour,  
 Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour

Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,  
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,  
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,  
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,  
Tout sort : de Kensington, tout cherche la montagne ;  
La splendeur de la ville étonne la campagne ;  
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,  
Le luxe du commerce, et le faste des cours ;  
Les harnois éclatants, ces coursiers dont l'audace  
Du harbe généreux trahit la noble race,  
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,  
Pleins des feux du jeune âge, et des feux du printemps  
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,  
Part, vole, et disparoît dans des torrents de poudre ;  
Les rapides wiskis, les magnifiques chars,  
Ces essains de beautés dont les groupes épars,  
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,  
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,  
D'un long et blanc tissu rasant le verd gazon ;  
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,

Qui , gai comme Zéphyre , et frais comme l'Aurore ,  
Des roses du printemps en jouant se colore ;  
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir ,  
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir ;  
La jeunesse en sa fleur , et la santé riante ,  
Et la convalescence à la marche tremblante ,  
Qui , pâle , et foible encor , vient sous un ciel vermeil  
Pour la première fois saluer le soleil.  
Quel tableau varié ! je vois sous ces ombrages  
Tous les états unis , tous les rangs , tous les âges ;  
Ici marche entouré d'un murmure d'amour ,  
Ou l'orateur célèbre , ou le héros du jour ;  
Là c'est le noble chef d'une illustre famille ,  
Une mère superbe , et sa modeste fille ,  
Qui , mêlant à la grace un trouble intéressant ,  
Semble rougir de plaire , et plaît en rougissant ;  
Tandis que , tressaillant dans l'aine maternelle ,  
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipé par elle.  
Plus loin un digne Anglais , bon père , heureux époux ,  
Chargé de son enfant , et fier d'un poids si doux ,

Le dispute aux baisers d'une mere chérie,  
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.

Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;  
Là, tous deux ont aimé pour la première fois,  
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,  
L'un d'eux, en palpitant, prononça : Je vous aime.  
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;  
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,  
Jette, en courant, un mot que la rapide roue  
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.  
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;  
On s'envoie un salut, un sourire, un regard;  
Cependant, à travers le tourbillon qui roule,  
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,  
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,  
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,  
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire  
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

# LES JARDINS,

POÈME.

---

## CHANT TROISIÈME.

**J**E chantois les jardins, les vergers, et les bois,  
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.  
A ces cris, arrachés des foyers de leurs peres,  
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,  
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.  
Dieux des champs ! dieux amis de l'innocente paix,  
Ne craignez rien : Louis, au lieu de vous détruire,  
Veut sur des bords lointains étendre votre empire ;  
Il veut qu'en liberté les heureux Pensylvains  
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.

Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,  
Je ne puis vers Yorck sur les gouffres de l'onde  
Suivre votre valeur; mais, pour votre retour,  
Ma muse des jardins embellit le séjour.  
Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;  
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.  
Je prépare pour vous le murmure des eaux,  
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,  
Où mollement assis, oubliant les alarmes,  
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,  
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus  
Vos enfants frémissent d'un danger qui n'est plus.

Achevons cependant d'orner ces frais asyles.  
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,  
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,  
Importunoient les pieds, et fatiguoient les yeux;  
Tout étoit nu, brûlant: mais enfin l'Angleterre  
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.  
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein:  
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,

Désaltérez leur soif , tondez leur chevelure ;  
Que le roulant cylindre en foule la verdure ;  
Que toujours bien choisis , bien unis , bien serrés ,  
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés ,  
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse ;  
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.  
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés  
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.  
Du reste composez une riche pâture ,  
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.  
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux ,  
Des engrais pour vos champs , des tableaux pour vos yeux :  
Ne rougissez donc point , quoique l'orgueil en gronde ,  
D'ouvrir vos parcs au bœuf , à la vache féconde ,  
Qui ne dégradent plus ni vos parcs , ni mes vers.

Sur le climat encor réglez vos plants divers.

N'allez pas des gazons prodiguer la parure  
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure ;  
La terre s'en attriste , et de ces prés flétris  
Les yeux avec regret parcourent les débris.

Ah! quand le ciel brûlant seche nos paysages,  
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages  
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,  
Promene en paix ses yeux innocemment rêveurs!  
Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,  
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes:  
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur  
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;  
Par un soleil plus doux les plantes épargnées,  
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;  
Sa secrete influence en nourrit la fraîcheur;  
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur,  
Et l'Anglais sérieux à son ciel chargé d'ombres  
Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.

Quel que soit le climat, dans vos jardins riants  
C'est peu de déployer ces tapis verdoyants;  
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.  
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes:  
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,  
Je ne veux point les voir tristement resserrés;

Un air de liberté fait leur première grace ;  
Que tantôt dans les bois , dont l'ombre les embrasse ,  
D'un air mystérieux ils aillent se cacher ,  
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.

Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.

Voulez-vous mieux l'orner ? imitez la nature :

Elle émaille les prés des plus riches couleurs.

Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.

Fleurs charmantes ! par vous la nature est plus belle ;

Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modèle ;

Simple tributs du cœur , vos dons sont chaque jour

Offerts par l'amitié , hasardés par l'amour ;

D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;

Le laurier vous permet de parer la victoire :

Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;

L'autel même où de Dieu repose la grandeur

Se parfume au printemps de vos douces offrandes ,

Et la Religion sourit à vos guirlandes.

Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.

Filles de la rosée et de l'astre du jour ,

Venez donc de nos champs décorer le théâtre.

N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,  
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,  
J'aïlle de lits en lits, de parquets en parquets,  
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,  
Observer ses couleurs, épier leur nuance.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur  
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,  
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,  
D'une anémone unique adore la merveille,  
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,  
Achete au poids de l'or les taches d'un œillet.  
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;  
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Sans obéir aux lois d'un art capricieux,  
Fleurs, parure des champs, et délices des yeux,  
De vos riches couleurs venez peindre la terre :  
Venez ; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre  
Renfermer vos appas tristement relégués ;  
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués :

Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;  
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;  
Serpentez en guirlande ; entourez ces berceaux ;  
En Méandres brillants courez au bord des eaux,  
Ou tapissez ces murs , ou dans cette corbeille  
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.  
Que Rapin , vous suivant dans toutes les saisons,  
Décrive tous vos traits , rappelle tous vos noms ;  
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.  
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,  
La rose, dont Vénus compose ses bosquets ,  
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets,  
Qu'Anacréon chanta , qui formoit avec grace  
Dans les jours de festin la couronne d'Horace,  
La rose au doux parfum , de qui l'extrait divin  
Goutte à goutte versé par une avare main  
Parfume , en s'exhalant , tout un palais d'Asie ,  
Comme un doux souvenir remplit toute la vie ?  
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux  
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.

Cette variété, charme de la nature,  
Dont ma muse tantôt vous traçoit la peinture,  
Et dont elle dictoit les charmantes leçons,  
Pour un autre sujet demande d'autres tons.

O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,  
Il faut donc vous quitter, agréables prairies;  
Un site plus sévère appelle mes regards.

Voyez de loin ces rocs confusément épars.  
De nos jardins voués à la monotonie  
Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.  
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des lois  
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,  
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent;  
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,  
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,  
De la nature en vain rival présomptueux,  
L'art en voudroit tenter une infidèle image.  
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,  
La nature se rit de ces rocs contrefaits,  
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,  
 Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,  
 Whately, je te suis; viens, j'y monte avec toi.  
 Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!  
 Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,  
 Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,  
 L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,  
 Quelquefois dans les airs hardiment suspendus,  
 Les uns taillés en tours, en arcades rustiques,  
 Quelques uns à travers leurs noirsâtres portiques  
 Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur,  
 Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur,  
 Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,  
 Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poètes.  
 Heureux si ces grands traits embellissent vos champs!  
 Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchants.  
 C'est là, c'est pour domter leur inculte énergie  
 Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.  
 Cet enchanteur, c'est l'art; ses charmes sont les bois:  
 Il parle; les rochers s'ombrent à sa voix.

Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.  
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,  
Variez bien vos plants; offrez aux spectateurs  
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs;  
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.  
N'interrompez-vous point ces masses trop égales?  
Cachez ou découvrez, variez à la fois  
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.

N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,  
Des arbustes rampants l'errante chevelure?  
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,  
Sur leurs arides flancs serpenter en festons;  
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages  
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.  
C'est peu. Parmi ces rocs un vallon précieux,  
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux?  
Saisissez ce bienfait; déployez à la vue  
D'un sol favorisé la richesse imprévue.  
C'est un contraste heureux; c'est la stérilité  
Qui cède un coin de terre à la fertilité.

Ainsi vous subjuguez leur âpre caractere.

Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire ;  
Votre art , qui doit toujours en adoucir l'horreur ,  
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.  
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice  
D'une simple cabane il pose l'édifice :  
Le précipice encore en paroît agrandi.  
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.  
A leur terrible aspect je tremble , et de leur cime  
L'imagination me suspend sur l'abyme.  
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés ,  
De voyageurs perdus , d'amants précipités ;  
Vieux récits qui , charmant la foule émerveillée ,  
Des crédules hameaux abregent la veillée ,  
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.  
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement ;  
Notre cœur , dans les champs , à ces rudes secousses  
Préfere un calme heureux , des émotions douces.  
Moi-même , je le sens , de la cime des monts  
J'ai besoin de descendre en mes rians vallons.

Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages ;  
 Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.

Eh bien ! si vos sommets, jadis tout dépouillés,  
 Sont, grace à mes leçons, richement habillés,  
 O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines,  
 Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,  
 Venez, portez par-tout la vie et la fraîcheur.

Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?  
 De près il nous amuse, et de loin nous invite ;  
 C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.

Vous fécondiez les champs ; vous répétez les cieux ;  
 Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.  
 Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,  
 Couler plus abondants encor que votre source,  
 Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,  
 Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !

Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,  
 Respectez leurs penchans, et même leurs caprices.  
 Dans la facilité de ses libres détours  
 Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.

De quel droit osez-vous , captivant sa souplesse ,  
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?  
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?  
Voyez-vous , les cheveux aux vents abandonnés ,  
Sans gêne , sans apprêt , sans parure étrangère ,  
Marcher , courir , bondir la folâtre bergère ?  
Sa grace est dans l'aisance et dans la liberté.  
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté :  
En vain elle éblouit , vainement elle étale  
De ses atours captifs la pompe orientale ;  
Je ne sais quoi de triste , empreint dans tous ses traits ,  
Décele la contrainte et flétrit ses attraits.

Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime ,  
Ou changez en beauté son esclavage même ,  
Ainsi , malgré Morel , dont l'éloquente voix  
De la simple nature a su plaider les droits ,  
J'aime ces jeux où l'onde , en des canaux pressée ,  
Part , s'échappe , et jaillit avec force élancée.  
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux  
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux ,

L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges ».  
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges :  
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois,  
Mais, je le dis encor, loin du luxe bourgeois  
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,  
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.

C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement ;  
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.  
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette  
Une Fée, en passant, s'est fait cette retraite.  
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur ;  
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur ;  
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,  
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent ;  
Le gazon est plus verd, l'air plus frais ; des oiseaux  
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux ;  
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,  
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.

Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,  
La cascade ornera de plus sauvages lieux.

De près est admirée, et de loin entendue,  
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;  
Variée, imposante, elle anime à la fois  
Les rochers, et la terre, et les eaux, et les bois.  
Employez donc cet art; mais loin l'architecture  
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,  
D'un mouvement égal, les flots précipités  
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.  
La variété seule a le droit de vous plaire.

La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.  
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux  
L'eau se précipitant dans son lit tortueux  
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde :  
Tantôt avec lenteur développant son onde,  
Sans colere, sans bruit, un ruisseau doux et pur  
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.  
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,  
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,  
Et le noir des rochers, et le verd des roseaux,  
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire ;  
Et ces flots , toujours prompts à se laisser conduire ,  
Vont vous offrir , plus lents ou plus impétueux ,  
Des tableaux gais ou fiers , grands ou voluptueux ;  
Tableaux toujours puissants ! Eh ! qui n'a pas de l'onde  
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde ?  
Toujours , soit qu'un courant vif et précipité  
Sur des cailloux bondisse avec agilité ,  
Soit que sur le limon une rivière lente  
Déroule en paix les plis de son onde indolente ,  
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux  
Se brise avec fracas , triste ou gai , vif ou doux ,  
Leur cours excite , apaise , ou menace , ou caresse.  
De Vénus , nous dit-on , l'écharpe enchanteresse  
Renfermoit les amours , et les tendres desirs ,  
Et la joie , et l'espoir précurseur des plaisirs.  
Les eaux sont ta ceinture , ô divine Cybele !  
Non moins impérieuse elle renferme en elle  
La gaieté , la tristesse , et le trouble , et l'effroi.  
Eh ! qui l'a mieux connu , l'a mieux senti que moi ?

Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres  
 Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,  
 Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens,  
 Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accents,  
 J'allois, je visitois ses consolantes ondes ;  
 Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,  
 Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,  
 Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.

Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante !

Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchanté  
 Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,  
 T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.

Un ruisseau siérait mal dans une vaste plaine ;  
 Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine ;  
 Modestes, au grand jour se montrant à regret,  
 Ses flots veulent baigner un bocage secret ;  
 Son cours orne les bois ; les bois sont ses délices :  
 Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,  
 Son embarras charmant, sa pente, ses replis  
 Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis ;

Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,  
Cachant son onde agreste et sa course sauvage,  
Tantôt à plein canal présentant son miroir,  
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir;  
Là, ses flots amoureux vont embrasser des isles;  
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,  
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,  
Disputent de vitesse et de limpidité,  
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,  
Murmurent enchantés de voyager ensemble.  
Ainsi, toujours errant de détour en détour,  
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,  
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.

Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.

Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau  
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau  
Roule, des feux du jour au loin étincelante;  
Elle laisse au ruisseau sa gaieté pétulante,  
Et son inquiétude, et ses plis tortueux;  
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux

Suivra les doux contours et la molle courbure.

Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,  
La rivière aime aussi que des arbres divers,  
Les pâles peupliers, les saules demi-verds,  
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde  
De scènes, d'accidents! Là, j'aime à voir dans l'onde  
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts  
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.  
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;  
Là, le jour par filets pénètre leur verdure,  
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,  
Et tantôt leur racine embarrasse les flots;  
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,  
Ils semblent s'élançer et changer de rivage.  
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours:  
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;  
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,  
Font une échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.  
Sachez donc les unir, ou si, dans de beaux lieux,  
La nature sans vous fit cet hymen heureux,

Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle !  
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,  
Tel est le simple asyle où, suspendant son cours,  
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,  
En canaux ombragés la Seine se partage,  
Et visite en secret la retraite d'un sage ;  
Ton art la seconda ; non cet art imposteur,  
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur ;  
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,  
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure  
Qui rougit d'être nue, et craint les ornements.  
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmants :  
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,  
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie ;  
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,  
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,  
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure  
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,  
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison ;  
Le marbre fastueux outrage le gazon,

Et des arbres tondus la famille captive  
Sur ces saules vieilliss osé usurper la rive.  
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux !  
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,  
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,  
Je me plus à chanter les prés, l'onde, et l'ombrage,  
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur  
L'image de la paix qui regne dans son cœur.

Au défaut des courants formés par la nature  
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,  
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.  
Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé,  
M'offrent de la rivière un portrait véritable;  
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.  
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,  
O toi, d'un couple auguste asyle fortuné,  
Délicieux Oatlands! ta plus riche parure,  
Ce n'est point ton palais, tes fleurs, et ta verdure,  
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant  
Qui d'une nuit arabe offre l'enchantement;

Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice  
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice :  
L'œil charmé s'y méprend ; dans ces nombreux détours  
De la Tamise encore il croit suivre le cours,  
Et, par l'illusion d'une savante optique  
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,  
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal  
Montre de loin la voûte embrassant ton canal ;  
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective  
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,  
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,  
Colorant, approchant, éloignant les objets,  
De son brillant prestige embellit les campagnes,  
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,  
Déguise les objets, les distances, les lieux,  
Et, pour mieux les charmer, en impose à nos yeux !  
Autant que la rivière en sa molle souplesse  
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,  
Autant les bords aigus, les longs enfoncements,  
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornements.

Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes ;  
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes ;  
Et qu'ainsi s'appelant d'un mutuel amour  
Et la terre et les eaux se cherchent tour-à-tour.  
Ces aspects variés amusent votre vue.

L'œil aime dans un lac une vaste étendue ;  
Cependant offrez-lui quelques points de repos.  
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,  
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.  
Ainsi, pour abrégér leur insipide espace,  
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,  
Se présente de loin dans les flots répété ;  
Ou bien faites éclore une isle de verdure.  
Les isles sont des eaux la plus riche parure.  
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars  
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.  
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,  
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre,  
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau  
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.

A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge  
L'imagination la suit et la prolonge.

Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;  
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,  
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,  
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.

Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets  
Sachez aussi connoître et saisir les effets.

Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,  
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,  
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour  
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,  
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,  
Promenant, en jouant, leur lueur vagabonde ;  
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux  
Et leur clarté tremblante, et leurs jours inégaux ;  
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,  
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Or maintenant que l'art dans ses jardins pompeux  
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux

Par-tout respire un air de liberté, de joie :  
La pelouse riante à son gré se déploie :  
Les bois indépendants relevent leurs rameaux :  
Les fleurs bravent l'équerre ; et l'arbre, les ciseaux :  
L'onde chérit ses bords ; la terre, sa parure :  
Tout est beau, simple, et grand, c'est l'art de la nature.

Que dis je ? vos travaux sont encore imparfaits :  
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets ;  
Eh bien ! pour animer leur surface immobile,  
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.  
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas  
Le flottant appareil des rames et des mâts ?  
Leur aspect vous amuse, et des barques légères  
Votre œil de loin poursuit les traces passagères ;  
Zéphyre de la voile enfle les plis mouvants,  
Et chaque banderole est le jouet des vents.  
Faites plus ; que la tanche, et la perche, et l'anguille,  
Y propagent en paix leur nombreuse famille ;  
Donnez-leur quelques soies ; que docile à vos lois  
Leur troupe familière accoure à votre voix.

Joignez-y ces oiseaux qui d'une rame agile,  
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile;  
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,  
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,  
Le cygne à qui l'erreur prêta des chants aimables,  
Et qui n'eut pas besoin du mensonge des fables:  
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,  
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,  
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;  
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.

Et si des faits anciens, des traits miraculeux,  
Des amours, des combats, ou vrais, ou fabuleux,  
Créés par les romans, ou vivants dans l'histoire,  
D'un ruisseau, d'une source, ont consacré la gloire;  
De leur antique honneur ces flots enorgueillis  
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.  
Quel cœur sans être ému trouveroit Aréthuse,  
Alphée, ou le Lignon; toi, sur-tout, toi, Vaucluse,  
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement  
Ne peut voir nul poëte, et sur-tout nul amant?

Dans ce cercle de monts , qui , recourbant leur chaîne ,  
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine ,  
Sous la roche voûtée , antre mystérieux ,  
Où ta Nymphé , échappant aux regards curieux ,  
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure ,  
Combien j'aimois à voir ton eau , qui , toujours pure ,  
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors ,  
Tantôt en bouillonnant s'élève , et de ses bords  
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes ,  
De cascade en cascade au loin rejaillissantes ,  
Tombe et roule à grand bruit ; puis , calmant son courroux ,  
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux ,  
Et , sous un ciel d'azur , coule , arrose et féconde  
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde !  
Mais ces eaux , ce beau ciel , ce vallon enchanteur ,  
Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur :  
La voilà donc , disois-je , oui , voilà cette rive  
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive !  
Ici Pétrarque , à Laure exprimant son amour ,  
Voyoit naître trop tard , mourir trop tôt le jour ;

Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires  
 De leurs chiffres unis les tendres caracteres ?  
 Une grotte écartée avoit frappé mes yeux ;  
 Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux !  
 M'écriois-je; un vieux tronc bordoit-il le rivage ?  
 Laure avoit reposé sous son antique ombrage :  
 Je redemandois Laure à l'écho du vallon ;  
 Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.  
 Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque et Laure,  
 Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.

Ah ! si dans vos travaux est toujours respecté  
 Le lieu par un grand homme autrefois habité,  
 Combien doit l'être un sol embelli par lui-même !  
 Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.  
 Eh ! qui du Tusculum de l'orateur romain,  
 Du Tivoli si cher au Pindare latin,  
 Auroit osé changer la forme antique et pure ?  
 Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.  
 Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,  
 Profane un lieu célèbre en voulant le changer !

Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,  
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage :  
Gardez donc d'attenter à ces lieux révévés ;  
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.  
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles :  
Tel on laisse sa rouille au bronze des médailles :  
Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur ;  
Le goût le défendit d'un art profanateur ;  
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,  
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.  
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu  
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu !  
Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.  
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,  
De la tendre Héloïse il soupîroit le nom ;  
Là, sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,  
Célébroit Dieu, le monde, et ses lois éternelles,  
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles ;  
Je reconnois l'alcove où, jusqu'à son réveil,  
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil ;

Voici le bois secret, voici l'obscur allée  
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée :  
Approchez, contemplez ce monument pieux  
Où pleuroit en silence un fils religieux :  
La , repose sa mere , et des touffes plus sombres  
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ,  
Là , du Parnasse anglais le chantre favori  
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;  
Et son œil , que déjà couvroit l'ombre éternelle ,  
Vint saluer encor la tombe maternelle.  
Salut , saule fameux que ses mains ont planté !  
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité  
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse ,  
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.  
Console-toi pourtant ; celui qui dans ses vers  
D'Homere le premier fit ouïr les concerts ,  
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage ,  
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage :  
A peine le passant voit ce tronc respecté ,  
La rame est suspendue , et l'esquif arrêté ;



Approchez, contemplez ce moment pieux  
Où pleuroit en silence un fils religieux :



Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore  
Ses regards prolongés se retournent encore.  
Mon sort est plus heureux; par un secret amour  
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.  
Eh! comment résister au charme qui m'entraîne?  
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.  
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;  
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.  
Comme toi, je chéris ma noble indépendance;  
Comme toi, des forêts je cherche le silence.  
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,  
Viennent errer souvent mes regards enchantés :  
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;  
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;  
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,  
Et viens lui demander des vers dignes de toi.  
Protège donc ma muse; et si ma main fidèle  
Jadis à nos Français te montra pour modèle,  
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau  
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau :

Ma voix t'en fait l'hommage , et dans ce lieu champêtre  
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

FIN DU TROISIEME CHANT.

# LES JARDINS.

POÈME.

---

## CHANT QUATRIÈME.

**N**ON, je ne puis quitter le spectacle des champs.  
Eh! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants?  
Il inspireroit Virgile, il séduisoit Homère.  
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,  
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,  
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,  
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,  
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,  
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux  
Les riantes couleurs délassent ses pieux;

Et lorsque pour Achille il prépare des armes ,  
S'il y grave d'abord les sieges , les alarmes ,  
Le vainqueur tout poudreux , le vaincu tout sanglant ,  
Sa main trace bientôt d'un burin consolant  
La vigne , les troupeaux , les bois , les pâturages :  
Le héros se revêt de ces douces images ,  
Part , et porte à travers les affreux bataillons  
L'innocente vendange et les riches moissons.  
Chantre divin , je laisse à tes muses altières  
Le soin de diriger ces phalanges guerrières ;  
Diriger les jardins est mon paisible emploi.  
Déjà le sol docile a reconnu ma loi ;  
Des gazons l'ont couvert ; et de sa main vermeille  
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille ;  
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.  
Maintenant , pour jouir de ces brillants tableaux ,  
Dans ces champs découverts , sous ces obscures voûtes ,  
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.  
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts ;  
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts ;

Et le ciseau divin, la noble architecture,  
Vont de ces lieux charmants achever la parure.

Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,  
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.  
Dans vos jardins naissants je défends qu'on les trace.  
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place :  
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger ;  
Voyez, lorsque vous-même aux yeux de l'étranger  
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse  
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,  
Lui découvre en passant des sites enchantés,  
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,  
De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,  
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène,  
Et toujours remplissant ou piquant son desir,  
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.  
Eh bien, que vos sentiers vous imitent vous-même.

Dans leurs formes encor fuyez tout vain système,  
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.  
La mode regne aux champs ainsi qu'à la cité.

Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance  
Les jardins d'Italie eurent charmé la France ,  
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir :  
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir ;  
Tout s'aligna. Par-tout, en deux rangs étalées ,  
S'allongèrent sans fin d'éternelles allées.  
Autre temps , autre goût. Enfin le parc anglais  
D'une beauté plus libre avertit le Français ;  
Dès lors on ne vit plus que lignes ondoyantes ,  
Que sentiers tortueux , que routes tournoyantes.  
Lassé d'errer , en vain le terme est devant moi ;  
Il faut encore errer , serpenter malgré soi ,  
Et maudissant vingt fois votre importune adresse  
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.  
Évitez ces excès ; tout excès dure peu.  
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu ;  
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante  
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente ;  
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets  
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès :

Mais rendez naturel ce dédale factice ,  
Qu'il ait l'air du besoin , et non pas du caprice ;  
Que divers accidents rencontrés dans son cours ,  
Les bois , les eaux , le sol , commandent ces détours .  
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse ;  
Des longs alignements si je hais la tristesse ,  
Je hais bien plus encor le cours embarrassé  
D'un sentier qui , pareil à ce serpent blessé ,  
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace ,  
De détours redoublés m'inquiète , me lasse ,  
Et sans variété , brusque et capricieux ,  
Tourmente , et le terrain , et mes pas , et mes yeux .

Il est des plis heureux , des courbes naturelles ,  
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles ;  
La route de ces chars , la trace des troupeaux  
Qui d'un pas négligent regagnent les bameaux ,  
La bergère indolente , et qui , dans les prairies ,  
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries ,  
Vous enseignent ces plis mollement onduleux .  
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux ;

Sur-tout, quand vers le but un long détour nous mène,  
Songez que le plaisir doit racheter la peine.

Des poètes fameux osez imiter l'art ;  
Si leur muse en marchant se permet un écart,  
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même ;  
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime,  
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs :  
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.  
Des plus rians objets égayez le passage,  
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage  
Par d'aimables aspects, de riches ornements,  
De ce vivant poème épisodes charmants.  
Ici, vous m'offrirez des antres verts et sombres,  
Qu'habitent la fraîcheur, le silence, et les ombres ;  
L'imagination y devance les yeux :  
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux ;  
Tantôt, dans le lointain, confuse et fugitive,  
Se déploie une immense et noble perspective ;  
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,  
Par la nature et vous richement embelli,

Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,  
Semble dire : « Arrêtez ! où pouvez-vous mieux être » ?  
Soudain la scène change ; au lieu de la gaieté,  
C'est la mélancolie et la tranquillité ;  
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries  
La méditation, les longues rêveries.  
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,  
Médite le présent, plonge dans l'avenir,  
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière ;  
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,  
Se plaît à distinguer dans le cercle des jours  
Ce peu d'instant, hélas ! et si chers, et si courts,  
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène  
Le regret du bonheur, et même de la peine.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs  
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs ;  
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages,  
Par-tout de frais berceaux et d'élégants bocages,  
Toujours des fleurs, toujours des festons ; c'est toujours  
Ou le temple de Flore, ou celui des amours :

Leur gaieté monotone à la fin m'importune.  
 Mais vous, osez sortir de la route commune;  
 Inventez, hasardez des contrastes heureux ;  
 Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.  
 Imitiez Le Poussin : aux fêtes bocagères  
 Il nous peint les bergers et les jeunes bergeres,  
 Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,  
 Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :  
*Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.*  
 Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,  
 Semble dire : « Mortels, hâtez-vous de jouir ;  
 « Jeux, danses, et bergers, tout va s'évanouir » ;  
 Et, dans l'âme attendrie, à la vive allégresse  
 Succède, par degrés, une douce tristesse.

Imitez ces effets ; en de riants tableaux  
 Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux ;  
 D'offrir de vos douleurs le monument fidele.  
 Eh ! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle ?  
 Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,  
 Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.

Tout devient un ami pour les âmes sensibles ;  
Déjà pour l'embrasser de leurs ombres paisibles  
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,  
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,  
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,  
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,  
Laisse la joie au myrte, et la gloire au laurier ;  
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,  
Je le sais ; mais ton deuil compatit à nos peines.

Dans tous ces monuments point de recherches vaines.  
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,  
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs ?  
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,  
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice ;  
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau :  
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

Ah ! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,  
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre  
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures ?  
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures ,  
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal  
Des rustiques travaux leur donne le signal,  
Jusques à la veillée, où leur jeune famille  
Environne avec eux le sarment qui pétille,  
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours ;  
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :  
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.  
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.  
Quel homme vers la vie, au moment du départ,  
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,  
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,  
Et des yeux d'un ami n'attend pas quelque larme ?  
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.  
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,  
Sert son Dieu, son Roi, son pays, sa famille,  
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,  
D'une pierre moins brute honorez son tombeau ;  
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau :

Qu'on y lise : *Ci gît le bon fils , le bon pere ,  
Le bon époux.* Souvent un charme involontaire  
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.  
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux ,  
Avant de les quitter , muse , que ta guirlande  
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.  
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté ;  
Que leur muse , toujours ivre de volupté ,  
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête ,  
Qu'avec ses chants de joie , et ses habits de fête ;  
Toi , tu dis au tombeau des chants consolateurs ,  
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.

Revenons , il est temps , sous de plus gais ombrages.  
L'architecture encore au fond de ces bocages  
M'attend pour les orner d'édifices charmants.  
Ce ne sont plus du deuil les tristes monuments ;  
Ce sont d'heureux réduits , dont la riche parure ,  
D'arbres environnée , embellit leur verdure.  
Mais j'en permets l'usage , et j'en proscriis l'abus.  
Bannissez des jardins tout cet amas confus

D'édifices divers , prodigués par la mode ,  
 Obélisque , rotonde , et kiosk , et pagode ,  
 Ces bâtimens romains , grecs , arabes , chinois ,  
 Chaos d'architecture et sans but et sans choix ,  
 Dont la profusion stérilement féconde  
 Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

Dans Stow , je l'avouerai , l'art plus judicieux  
 Et choisit mieux leur forme , et les disposa mieux ;  
 Je crois , en admirant leur pompe enchanteresse ,  
 Ou voyager dans Rome , ou parcourir la Grece.  
 Mais les Grecs , les Romains , et les âges passés ,  
 Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés ;  
 Non , ces lieux embellis par vous , par vos ancêtres ,  
 O couple vertueux ! me parlent de leurs maîtres ;  
 Ces murs que la concorde honore de son nom ,  
 De votre heureux hymen me montrent l'union ;  
 Qui peut voir , sans songer à vos vertus publiques ,  
 Ce monument sacré des vertus politiques ?  
 Salut , temple des arts , temple de l'amitié...  
 Mais quoi ! je n'y vois point l'autel de la pitié !

Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme ?  
Ah ! s'il n'est dans ces lieux , son temple est dans notre ame  
En vain cet Elysée , aimable et doux abri ,  
Croit être du bonheur le séjour favori ;  
Il n'est point confiné dans ce riant asyle ,  
Il vous suit aux bameaux , à la cour , à la ville ;  
Et faisant des heureux sans craindre des ingrats ,  
L'Élysée est par-tout où s'adressent vos pas.

Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure,  
Des bâtiments divers que la forme soit pure.  
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement.  
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.

La ferme , le trésor, le plaisir de son maître ,  
Réclamera d'abord sa parure champêtre.  
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas ;  
Il lui doit sa richesse ; et ses simples appas  
L'emportent sur son luxe , autant que l'art d'Armide  
Cede au souris naïf d'une vierge timide.  
La ferme ! A ce nom seul , les moissons , les vergers ,  
Le regne pastoral , les doux soins des bergers ,

Ces biens de l'âge d'or , dont l'image chérie  
 Plut tant à mon enfance , âge d'or de la vie ,  
 Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.  
 Venez , de vos oiseaux j'entends déjà les chants ;  
 J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance ,  
 Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.

Ornez donc ce séjour ; mais , absurde à grands frais ,  
 N'allez pas ériger une ferme en palais.  
 Élégante à la fois et simple dans son style ,  
 La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.

Ah ! par les dieux des champs , que le luxe effronté  
 De ce modeste lieu soit toujours rejeté.  
 N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.  
 Je veux voir l'appareil des moissons , des vendanges ;  
 Que le crible , le van , où le froment doré  
 Bondit avec la paille et retombe épuré ,  
 La herse , les traîneaux , tout l'attirail champêtre ,  
 Sans honte à mes regards osent ici paroître ;  
 Sur-tout des animaux que le tableau mouvant ,  
 Au-dedans , au-dehors , lui donne un air vivant.

Ce n'est plus du château la parure stérile ,  
La grace inanimée , et la pompe immobile ;  
Tout vit , tout est peuplé dans ces murs , sous ces toits.  
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix ,  
Habitants sous l'ardoise , ou la tuile , ou le chaume ,  
Famille , nation , république , royaume ,  
M'occupent de leurs mœurs , m'amusent de leurs jeux !  
À leur tête est le coq , pere , amant , chef heureux ,  
Qui , roi sans tyrannie , et sultan sans mollesse ,  
A son serrail ailé prodiguant sa tendresse ,  
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté ,  
Commande avec douceur , caresse avec fierté ,  
Et fait pour les plaisirs , et l'empire , et la gloire ,  
Aime , combat , triomphe , et chante sa victoire.  
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats ,  
Leurs haines , leurs amours , et jusqu'à leurs repas :  
La corbeille à la main , la sage ménagère  
À peine a reparu , la nation légère ,  
Du sommet de ses tours , du penchant de ses toits ,  
En tourbillons bruyants descend toute à la fois ;

La foule avide en cercle autour d'elle se presse ;  
 D'autres , toujours chassés et revenant sans cesse ,  
 Assiegent la corbeille , et jusque dans la main ,  
 Parasites hardis , viennent ravir le grain.

Soignez donc , protégez ce peuple domestique ;  
 Que leur logis soit sain , et non pas magnifique.  
 Que leur font des réduits richement décorés ,  
 Le marbre des bassins , les grillages dorés ?  
 Un seul grain de millet leur plairoit davantage.  
 La Fontaine l'a dit. O véritable sage !  
 La Fontaine , c'est toi qu'il faudroit en ces lieux ;  
 Chantre heureux de l'instinct , ils t'inspireroient mieux ;  
 Le paon , fier d'étaler l'iris qui le décore ,  
 Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore ,  
 Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau ;  
 Là , de tes deux pigeons tu verrois le tableau ,  
 Et deux coqs amoureux , à la discorde en proie ,  
 Te feroient dire encore : « Amour ! tu perdis Troie ».  
 Ainsi nous plaît la ferme , et son air aimé.  
 Dans cet autre réduit quel peuple renfermé

De ses cris inconnus a frappé mes oreilles ?  
Là sont des animaux , étrangères merveilles  
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés  
Quadrupedes , oiseaux , l'un de l'autre étonnés.  
N'allez pas rechercher les especes bizarres ;  
Préférez les plus beaux , et non pas les plus rares ;  
Offrez-nous ces oiseaux qui , nés sous d'autres cieux ,  
Favoris du soleil , brillent de tous ses feux ,  
L'or pourpré du faisan , l'émail de la pintade ;  
Logez plus richement ces oiseaux de parade ,  
Eux-mêmes sont un luxe ; et puisque leur beauté  
Rachete à vos regards leur inutilité ,  
De ces captifs brillants que les prisons soient belles.  
Sur-tout ne m'offrez point ces animaux rebelles  
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.  
Eh ! quel œil sans regret peut voir le roi des airs ,  
L'aigle , qui se jouoit au milieu de l'orage ,  
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage  
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux ?  
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux ;

Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.

Tandis que, déployant leur parure étrangère ,  
 Ces hôtes différents semblent briguer mon choix ,  
 Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits  
 Où , de même exilés et ravis à leur terre ,  
 D'étrangers végétaux habitent sous le verre :  
 Entourez d'un air doux ces frères rejetons ;  
 Mais , vainqueur des climats , respectez les saisons ;  
 Ne forcez point d'éclorre , au sein de la froidure ,  
 Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature ;  
 Laissez aux lieux flétris par des hivers constants  
 Ces fruits d'un faux été , ces fleurs d'un faux printemps ;  
 Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses ,  
 Sans forcer ses présents , attendez ses largesses.  
 Mais j'aime à voir ces toits , ces abris transparents  
 Receler des climats les tributs différents ,  
 Cet asyle enhardir le jasmin d'Ibérie ,  
 La pervenche frileuse oublier sa patrie ,  
 Et le jaune ananas , par ces chaleurs trompé ,  
 Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.

Tel nous plaît Trianon ; tel Paris nous étale  
 De deux mondes rivaux la pompe végétale.  
 Tel, formant une cour à l'épouse des rois,  
 Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix ;  
 A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire ;  
 Chacun , comme Albion , bénit son doux empire ,  
 Et retrouvant ici son climat , sa saison ,  
 Pardonne son exil , et chérit sa prison.

Motivéz donc toujours vos divers édifices,  
 Des animaux , des fleurs , agréables hospices.  
 Combien d'autres encore , adoptés par les lieux ,  
 Approuvés par le goût , peuvent charmer nos yeux ?  
 Sous ces saules que baigne une onde salutaire  
 Je placerois du bain l'asyle solitaire ;  
 Plus loin , une cabane où regne la fraîcheur  
 Offriroit les filets et la ligne au pêcheur.

Vous voyez de ce bois la douce solitude ;  
 J'y consacre un asyle aux muses , à l'étude.  
 Dans ce majestueux et long enfoncement  
 J'ordonne un obélisque , auguste monument ;

Ils'élève, et j'écris sur la pierre attendrie :

*A nos braves marins mourants pour la patrie.*

Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux.

La-haut c'est une tour où l'art ingénieux

Éleve et fait jouer ces tablettes parlantes

Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,

Se transmettent dans l'air les rapides signaux.

Indignée à l'aspect de ces courriers nouveaux,

La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,

A brisé sa trompette, et replié ses ailes.

Ainsi vos bâtiments, vos asyles divers

Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.

Au site assortissez leur figure, leur masse;

Que chacun avec goût établi dans sa place,

Jamais trop resserré, jamais trop étendu,

Laisse briller la scene, et n'y soit point perdu.

Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.

Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,

Peint mieux la solitude encore et l'abandon.

Montrez-vous donc fidèle à chaque expression :

N'allez pas au grand jour offrir un hermitage ;  
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage ;  
Un temple veut paroître au penchant d'un coteau :  
Son site aérien répand dans le tableau  
L'éclat , la majesté , le mouvement , la vie ;  
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.

Par un contraire effet vous cacherez au jour  
L'asyle du silence , ou celui de l'amour :  
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple ;  
L'œil de loin le devine , et de près le contemple  
Dans son isle charmante , abri voluptueux :  
Là , tout est frais , riant , simple , majestueux ;  
Au-dedans , un jour doux , le calme , le mystere ,  
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révere ;  
Au-dehors , les parfums de cent vases divers  
En nuage odorant exhalés dans les airs ;  
Ce beau lac dont l'azur réfléchit son portique ,  
Ces restes d'un vieux temple , et cette voûte antique  
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux  
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux ;

L'heureuse allégorie, et la fable, et l'histoire,  
Tout ce qui plaît aux yeux, et parle à la mémoire,  
La nature et les arts, le génie, et le goût,  
Tout sert à l'embellir; lui-même embellit tout.  
Heureux quand Radzivil daigne en orner les fêtes,  
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!  
Telle est des bâtiments la grace et la beauté.

Mais de ces monuments la brillante gaieté,  
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,  
D'un anguste débris valent-ils la vieillesse?  
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,  
Leur forme pittoresque attache les regards;  
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre;  
Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,  
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.  
Ces masses qui du temps sentent aussi le poids  
Enseignent à céder à ce commun ravage,  
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage  
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;  
Et ces deux grands débris se consoloient entre eux.

Liez donc à vos plans ces vénérables restes.

Et toi qui, m'égarant dans ces sites agrestes,  
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,  
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,  
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,  
A ces vieux monuments viens redonner la vie;  
Viens présenter au goût ces riches accidents,  
Que de ses lentes mains a dessiné le temps.

Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,  
Saint asyle où jadis, dans la saison nouvelle,  
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel  
Venoient, pour les moissons, implorer l'Éternel;  
Un long respect consacre encore ces ruines:  
Tantôt c'est un vieux fort qui, du haut des collines,  
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,  
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;  
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,  
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes  
De nos preux chevaliers, des Baiard, des Henris;  
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.

Ces débris, cette mâle et triste architecture  
Qu'entourne une fraîche et riante verdure,  
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours  
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,  
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,  
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères;  
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux  
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.

Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,  
Tout-à-coup s'offre aux yeux de bois environnée.  
Quel silence! C'est là qu'amante du désert  
La Méditation avec plaisir se perd  
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,  
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires  
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,  
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu;  
Le saint recueillement, la paisible innocence  
Semble encor de ces lieux habiter le silence;  
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,  
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,

Les degrés de l'autel usés par la prière ,  
 Ces noirs vitraux , ce sombre et profond sanctuaire  
 Où peut-être des cœurs , en secret malheureux ,  
 A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds ,  
 Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes  
 A la religion déroboient quelques larmes ;  
 Tout parle , tout émeut dans ce séjour sacré :  
 Là , dans la solitude en rêvant égaré ,  
 Quelquefois vous croirez , au déclin d'un jour sombre ,  
 D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.

Mettez donc à profit ces restes révévés ,  
 Augustes ou touchants , profanes ou sacrés.  
 Mais loin ces monuments dont la ruine feinte  
 Imite mal du temps l'inimitable empreinte ,  
 Tous ces temples anciens récemment contrefaits ,  
 Ces restes d'un château qui n'exista jamais ,  
 Ces vieux ponts nés d'hier , et cette tour gothique  
 Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique ,  
 Artifice à la fois impuissant et grossier :  
 Je crois voir cet enfant , tristement grimacier ,

Qui , jouant la vicillesse et ridant son visage ,  
Perd , sans paroître vieux , les graces du jeune âge.  
Mais un débris réel intéresse mes yeux ,  
Jadis contemporain de nos simples aïeux ,  
J'aime à l'interroger , je me plais à le croire ;  
Des peuples et des temps il me redit l'histoire ;  
Plus ces temps sont fameux , plus ces peuples sont grands ,  
Et plus j'admurerai ces restes imposants.

O champs de l'Italie , ô campagnes de Rome ,  
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !  
C'est là que des aspects fameux par de grands noms ,  
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons ,  
Vous offrent ces objets , trésors des paysages.  
Voyez de toutes parts comment le cours des âges  
Dispersant , déchirant de précieux lambeaux ,  
Jetant temple sur temple , et tombeaux sur tombeaux ,  
De Rome étale au loin la ruine immortelle ;  
Ces portiques , ces arcs , où la pierre fidele  
Garde du peuple-roi les exploits éclatants ;  
Leur masse indestructible a fatigué le temps :

Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde,  
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;  
Par-tout confusément dans la poussière épars,  
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;  
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,  
La douce illusion nous montre encor la trace.  
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins  
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins!  
Déjà la main du temps sourdement le seconde;  
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde  
La nature se plaît à reprendre ses droits.  
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,  
Étoit tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,  
La flûte des bergers revient se faire entendre.  
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,  
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,  
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,  
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;  
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,  
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,

Par le souffle des vents semés sur ces ruines ,  
Le figuier , l'olivier , de leurs foibles racines  
Achevent d'ébranler l'ouvrage des Romains ;  
Et la vigne flexible , et le lierre aux cent mains ,  
Autour de ces débris rampant avec souplesse ,  
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés ,  
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés ,  
Et ces marbres vivants , déités des vieux âges ,  
Où l'art seul fut divin et força les hommages ?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins  
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.  
Et pourquoi ? dans Athene , et dans Rome nourrie ,  
Notre enfance a connu leur riante féerie ;  
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers ?  
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?  
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore ?  
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?  
Ah , que ces dieux toujours enchantent nos regards !  
L'idolâtrie encore est le culte des arts :

Mais que l'art soit parfait ; loin des jardins qu'on chasse  
Ces dieux sans majesté , ces déesses sans grace.  
A chaque déité choisissez son vrai lieu ;  
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu ;  
Laissez Pan dans les bois : d'où vient que ces Naiades,  
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Driades ?  
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux ,  
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?  
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages ;  
Ces monstres me font peur même dans leurs images :  
Et ces tristes Césars , cent fois plus monstres qu'eux ,  
Aux portes des bosquets sentinelles affreux ,  
Qui , tout hideux d'effroi , de soupçons , et de crimes ,  
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes ,  
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?  
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour ;  
En des lieux consacrés à leur apothéose ,  
Créez un Élysée où leur ombre repose ;  
Loin des profanes yeux , dans des vallons couverts  
De lauriers odorants , de myrtes toujours verts ,

En marbre de Paros offrez-nous leurs images ;  
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages ,  
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux  
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux :  
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure ,  
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure ,  
Ces grands hommes , leur calme et simple majesté ,  
Cette eau silencieuse , image du Léthé ,  
Qui semble pour leurs cœurs , exempts d'inquiétude ,  
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude ,  
Ce bois , ce jour mourant sous leur ombrage épais ,  
Tout des mânes heureux y respire la paix.  
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.  
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles ;  
Comme ils troubloient le monde , ils troubleroient ces lieux  
Placez-y les amis des hommes et des dieux ,  
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire ,  
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire  
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri ,  
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.

Donnez des fleurs, donnez ; j'en couvrirai ces sages  
Qui, dans un noble exil, sur des lointains rivages  
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.  
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,  
Unis par les regrets la France et l'Angleterre,  
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre  
Nous annonçoit jadis, Triptoleme nouveau,  
Apportoïs le coursier, la brebis, le taureau,  
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,  
Et des brigands d'Europe expiois la furie ;  
Ta voile, en arrivant, leur annonçoit la paix,  
Et ta voile, en partant, leur laissoit des bienfaits.  
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.  
Et que fait son pays à ma reconnoissance ?  
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.  
Imitons notre roi, digne d'être le sien.  
Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace  
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace ;  
Que des peuples, des vents, des ondes révére,  
Scul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;

Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?  
L'ami des arts, hélas ! meurt en proie aux sauvages.  
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,  
Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;  
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,  
À ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,  
Il faut les faire aimer ; et peut-être en mes chants,  
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante  
Rendra plus chers encor les travaux que je chante :  
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,  
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.  
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !  
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.  
Obscur et retiré dans son paisible enclos,  
Entre son doux travail, et son heureux repos,  
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître ;  
Nul séjour n'égalait sa demeure champêtre ;  
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers ;  
De l'autre, du Liban les cedres toujours verts,

Dont les sommets pompeux , disposés en étage ,  
Levoient cime sur cime , ombrage sur ombrage ;  
Au flanc de la montagne , un fertile coteau ,  
Vêtu d'un verd tapis , s'étendoit en plateau ,  
Et de là deux filets d'une onde cristalline  
Tomboient en murmurant le long de la colline ;  
Au centre du jardin , vers le soleil naissant ,  
Un vallon fortuné se courboit en croissant ,  
Zone délicieuse , en tout temps ignorée  
Et du midi brûlant et du fougueux Borée ;  
Dans le fond les sapins , les cyprès fastueux ,  
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux ;  
Mille arbustes divers y versaient sans blessure  
Le nard le plus parfait , la myrte la plus pure ;  
Au-devant on voyoit , déployant son trésor ,  
Le citron , orgueilleux de son écorce d'or ,  
Et la rouge grenade , et la figue mielleuse ,  
Et du riche palmier la datte savoureuse ;  
Autour quelques rochers du marbre le plus pur ,  
Veinés d'or et d'argent , et de pourpre et d'azur ,

Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques  
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques ;  
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs ,  
Différents de parfums , de formes , de couleurs ;  
La rose les paroît , et sur une onde pure  
De vieux saules penchoient leur longue chevelure :  
Plus loin c'est un troupeau qui , content sous ses lois ,  
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.  
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes ,  
Se disoit-il souvent ; mais , dans l'âge où nous sommes ,  
Quels sages envieroient ces illustres dangers ?  
Il disoit , et , content du sceptre des bergers ,  
Il soignoit tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes ;  
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.  
L'un est majestueux encore en son déclin ;  
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein ;  
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse  
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse ;  
Sa marche est assurée , et son auguste front  
Du temps et du malheur semble braver l'affront :

Son fils est dans sa fleur ; mais de l'adolescence  
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;  
La rose est sur sa joue , et d'un léger coton  
Le duvet de la pêche ombre son menton ;  
Son air est doux , mais fier , et de sa noble race  
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.  
Tous deux , lorsque le soir tempéroit les chaleurs ,  
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs ,  
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales ,  
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;  
Comment , au bruit confus de mille affreuses voix ,  
Le crime ensanglanta la demeure des rois ,  
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres :  
Le vieillard les pleuroit ; mais sous ses toits champêtres  
Tranquille , il étoit loin d'envier leur splendeur.  
Tel n'étoit point son fils : un instinct de grandeur  
Quelquefois dans son ame éveilloit son courage  
Au-dessus de son sort , au-dessus de son âge ;  
Mais l'exemple d'un pere arrêtant son essor ,  
A son labeur champêtre il se plaisoit encor :

Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines  
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,  
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,  
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.  
Au centre du jardin est un autel champêtre;  
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.  
Un soir après avoir fini leurs doux travaux,  
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,  
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,  
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes;  
L'air étoit en repos; les rayons du soleil  
Glissant obliquement de l'occident vermeil,  
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante;  
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante  
A peine recueilloient quelque souffle de vents;  
La vague avec lenteur rouloît ses plis mouvants;  
Enfin tout étoit calme, et la nature entière  
Sembloit avec respect écouter leur prière:  
Chaque vœu vers le ciel s'éleve en liberté;  
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;

Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,  
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.  
Le vieillard le premier au maître des humains  
Levoit en suppliant ses vénérables mains :  
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire ;  
Sur ses levres erroit un anguste sourire ;  
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux ;  
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux :  
Soixante ans de vertus recommandent le pere ;  
L'innocence du fils protege sa priere.  
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel ,  
Et dans le même instant au pied du même autel  
Tout l'Olympe attentif contemploit en silence  
Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance :  
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs  
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons ;  
Une troupe guerriere entoure cette encceinte ;  
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :  
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas !  
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,

Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille ;  
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.  
Mais la trompette sonne une seconde fois,  
Et l'écho roule au loin prolongé dans les bois :  
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,  
Fatigué de marcher sur des palais en cendre ;  
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,  
Et ce caprice auguste est digne encor de lui,  
Des portes du jardin les pilâstres rustiques  
N'offroient point des palais les marbres magnifiques,  
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés ;  
Ces lieux d'un verd rempart étoient environnés ;  
Les muriers, les buissons, les blanches aubépines,  
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.  
Alexandre s'arrête, et ce triomphateur  
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur  
Contemple avec respect cette foible barrière ;  
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;  
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,  
Et craint de profaner le calme de ces lieux :



Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière ;  
Il porte dans l'enceinte un pas religieux ,  
Et craint de profaner le calme de ces lieux :



A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,  
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,  
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,  
La nature un instant a repris tous ses droits.  
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :  
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,  
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur ;  
A terrasser les rois je mettois mon honneur,  
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :  
Ton sang régna jadis, il doit régner encore ;  
Sors de l'obscurité : les peuples et les rois  
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits,  
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,  
C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire ;  
Viens donc, tout te rappelle au rang de tes aïeux,  
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux.  
Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;  
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,  
Répondit le vieillard, et de tes sères lois  
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !

Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;  
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.  
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,  
Contemple cet asyle, et conçois mes regrets :  
Permits donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières  
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,  
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour  
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour ;  
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.  
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;  
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin  
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,  
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone  
Demande à marier sa modeste couronne :  
Le héros lui sourit, et ce front triomphant  
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant ;  
Il le prend, il l'embrasse, et, fixant son visage,  
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage :  
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret  
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;

Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle  
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,  
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur  
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur;  
Mais ce jour le console, il éprouve en lui-même  
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,  
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux  
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.  
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;  
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,  
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur  
Recueille avidement un reste de bonheur.  
A peine l'horizon avoit rougi l'aurore,  
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,  
Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,  
Mon fils, après ma mort retombera sur toi:  
Que je te plains! ces bois, ces fleurs, sujets fideles,  
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles;  
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui!  
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!

Du malheur de régner viens consoler ton pere ;  
Et vous , objets charmants , toi , cabane si chere ,  
Vous que je cultivois , vergers délicieux ,  
Arbres que j'ai plantés , recevez mes adieux ;  
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées ,  
Heureux , par vos printemps je comptois mes années ;  
Ces fastes valoient bien les annales des rois.  
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois ,  
Et , me dédommageant de vos pures délices ,  
Par le bonheur commun payer mes sacrifices !  
Il dit , promene encor ses regards attendris  
Sur ses bois , sur ses fleurs , ses élèves chéris ,  
Et part environné d'une brillante escorte.  
Mais du palais à peine il a touché la porte ,  
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :  
Dans un confus transport de joie et de douleur  
En silence il parcourt le séjour de ses peres ,  
Témoin de leur grandeur , témoin de leurs miseres ;  
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois  
Entendre autour de lui leur gémissante voix ;

Mais les flots d'un vin pur , et le sang des victimes  
Acheve d'effacer la trace de ces crimes :  
Il regne , et l'équité préside à ses projets ;  
Son sceptre est moins pesant , chéri par ses sujets.  
Cependant quelquefois , loin d'un monde profane ,  
Il revient en secret visiter sa cabane ,  
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux ,  
De ses augustes mains émonde leurs rameaux ,  
Et s'occupant en roi , se délassant en sage ,  
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

F I N D U D E R N I E R C H A N T .



NOTES

DU POÈME

DES JARDINS.



# NOTES

DU

## PREMIER CHANT.

---

Page 2, vers 14.

Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

**L**E lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau , long-temps égaré loin du bord ,  
Ne se hâtoit enfin de regagner le port ,

Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore ;  
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclorre,  
Les roses m'ouvriraient leurs calices brillants,  
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs ;  
Du persil toujours verd, des pâles chicorées,  
Ma muse abreuveroit les tiges altérées ;  
Je courberois le lierre et l'acanthé en berceaux,  
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très simple et très naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable ; c'est à la fois le verger, le potager, et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même ; tel que l'aimable poète qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée, et des César, avoit remplis des richesses de l'Asie, et des dépouilles de l'univers.

Page 3, vers 5.

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique  
Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné : et tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

Ibid., vers 6.

D'un art plus magnifique  
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création, et firent

l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babilone.

Page 3, vers 8.

Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,  
 Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,  
 Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le jeune : on y voit qu'on y connoissoit déjà l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux ; que l'architecture et le luxe des édifices étoient un des principaux ornements de leurs parcs ; mais que tous avoient un objet d'utilité : ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes. J'emprunte la traduction de M. de Sacy pour mettre ce morceau sous les yeux du lecteur :

« La maison, quoique bâtie au bas de la colline, a la même vue que si elle étoit placée au sommet. Cette colline s'élève par une pente si

« douce, que l'on s'apperçoit que l'on est monté  
« sans avoir senti que l'on montoit. Derriere la  
« maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans  
« les jours les plus calmes et les plus sereins elle  
« en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus  
« rien de violent et d'impétueux pour avoir  
« perdu toute leur force en chemin. Son expo-  
« sition est presque entièrement au midi, et sem-  
« ble inviter le soleil, en été vers le milieu du  
« jour, en hiver un peu plutôt, à venir dans une  
« galerie fort large, et longue à proportion. La  
« maison est composée de plusieurs pavillons.  
« L'entrée est à la maniere des anciens. Au-de-  
« vant de la galerie on voit un parterre dont les  
« différentes figures sont tracées avec du buis.  
« Ensuite est un lit de gazon peu élevé, an-  
« tour duquel le buis représente plusieurs ani-  
« maux qui se regardent. Plus bas, est une piece  
« toute couverte d'achantes, si doux et si tendres  
« sous les pieds, qu'on ne les sent presque pas.  
« Cette piece est enfermée dans une promenade  
« environnée d'arbres, qui, pressés les uns contre  
« les autres, et diversement taillés, forment une

« palissade. Au près est une allée tournante en  
« forme de cirque, au-dedans de laquelle on trou-  
« ve du buis taillé de différentes façons, et des  
« arbres que l'on a soin de tenir bas. Tout cela  
« est fermé de murailles seches, qu'un buis étagé  
« couvre et cache à la vue. De l'autre côté est  
« une prairie, qui ne plaît guere moins par ses  
« beautés naturelles, que toutes les choses dont  
« je viens de parler par les beautés qu'elles em-  
« pruntent de l'art. Ensuite sont des pieces bru-  
« tes, des prairies, et des arbrisseaux. Au bout  
« de la galerie est une salle à manger, dont la  
« porte donne sur l'extrémité du parterre, et les  
« fenêtrés sur les prairies et sur une grande par-  
« tie des pieces brutes. Par ces fenêtrés on voit  
« de côté le parterre, et ce qui de la maison  
« même s'avance en saillie, avec le haut des ar-  
« bres du manège. De l'un des côtés de la galerie  
« et vers le milieu on entre dans un appartement  
« qui environne une petite cour ombragée de  
« quatre planes, au milieu desquels est un bassin  
« de marbre, d'où l'eau qui se dérobe entretient,  
« par un doux épanchement, la fraîcheur des

« planes et des plantes qui sont au-dessous. Dans  
« cet appartement est une chambre à coucher ;  
« la voix, le bruit, ni le jour, n'y pénètrent point :  
« elle est accompagnée d'une salle où l'on mange  
« d'ordinaire, et quand on veut être en particu-  
« lier avec ses amis. Une autre galeric donne sur  
« cette petite cour, et a toutes les mêmes vues  
« que la galerie que je viens de décrire. Il y a en-  
« core une chambre qui, pour être proche de l'un  
« des planes, jouit toujours de la verdure et de  
« l'ombre : elle est revêtue de marbre tout au-  
« tour à hauteur d'appui ; et au défaut du marbre  
« est une peinture qui représente des fenillages  
« et des oiseaux sur des branches, mais si délica-  
« tement, qu'elle ne cede point à la beauté du  
« marbre même. Au-dessous est une petite fon-  
« taine qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en  
« s'écoulant par plusieurs petits tuyaux, forme  
« un agréable murmure. D'un coin de la galerie  
« on passe dans une grande chambre qui est vis-  
« à-vis la salle à manger ; elle a ses fenêtres d'un  
« côté sur le parterre, de l'autre sur la prairie : et  
« immédiatement au-dessous de ces fenêtres est

« une piece d'eau qui réjouit également les yeux  
« et les oreilles ; car l'eau, en y tombant de haut  
« dans un grand bassin de marbre, paroît tout  
« écumante, et forme je ne sais quel bruit qui fait  
« plaisir. Cette chambre est fort chaude en hiver,  
« parceque le soleil y donne de toutes parts. Tout  
« auprès est un poêle, qui supplée à la chaleur  
« du soleil quand les nuages le cachent. De l'au-  
« tre côté est une salle où l'on se déshabille pour  
« prendre le bain ; elle est grande et fort gaie. Près  
« de là on trouve la salle du bain d'eau froide,  
« où est une baignoire très spacieuse et assez  
« sombre. Si vous voulez vous baigner plus au  
« large et plus chaudement, il y a dans la cour  
« un bain, et tout auprès un puits, d'où l'on  
« peut avoir de l'eau froide quand la chaleur in-  
« commode. A côté de la salle du bain froid est  
« celle du bain tiède, que le soleil échauffe beau-  
« coup, mais moins que celle du bain chaud, par-  
« ceque celle-ci sort en saillie. On descend dans  
« cette derniere salle par trois escaliers, dont  
« deux sont exposés au grand soleil ; le troisieme  
« en est plus éloigné, et n'est pourtant pas plus

« obscur. Au-dessus de la chambre où l'on quitte  
« ses habits pour le bain est un jeu de paume,  
« où l'on peut prendre différentes sortes d'exer-  
« cices, et qui pour cela est partagé en plu-  
« sieurs réduits. Non loin du bain est un esca-  
« lier qui conduit dans une galerie fermée, et au-  
« paravant dans trois appartements, dont l'un  
« voit sur la petite cour ombragée de planes,  
« l'autre sur la prairie, le troisième sur des vi-  
« gnes; en sorte que son exposition est aussi dif-  
« férente que ses vues. A l'extrémité de la galerie  
« fermée est une chambre prise dans la galerie  
« même, et qui regarde le manège, les villes, les  
« montagnes. Près de cette chambre en est une  
« autre fort exposée au soleil, sur-tout pendant  
« l'hiver. De là on entre dans un appartement  
« qui joint le manège à la maison. Voilà la façade  
« et son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le  
« midi, s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne  
« voit pas seulement les vignes, mais d'où l'on  
« croit les toucher. Au milieu de cette galerie on  
« trouve une salle à manger, où les vents qui  
« viennent de l'Apennin répandent un air fort

« sain. Elle a vue par de très grandes fenêtres  
« sur les vignes, et encore sur les mêmes vignes  
« par deux portes à deux battants, d'où l'œil tra-  
« verse la galerie. Du côté où cette salle n'a point  
« de fenêtres est un escalier dérobé, par où l'on  
« sert à manger. A l'extrémité est une chambre,  
« à qui la galerie ne fait pas un aspect moins  
« agréable que les vignes. Au-dessous est une  
« galerie presque souterraine, et si fraîche en été,  
« que, contente de l'air qu'elle renferme, elle  
« n'en donne et n'en recoit point d'autre. Après  
« ces deux galeries fermées est une salle à man-  
« ger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant  
« midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle  
« conduit à deux appartements : l'un est composé  
« de quatre chambres ; l'autre de trois, qui, selon  
« que le soleil tourne, jouissent ou de ses rayons  
« ou de l'ombre. Au-devant de ces bâtiments si  
« bien entendus et si beaux est un vaste manège :  
« il est ouvert par le milieu, et s'offre d'abord  
« tout entier à la vue de ceux qui entrent ; il est  
« entouré de planes, et ces planes sont revêtus  
« de lierres. Ainsi le haut de ces arbres est verd

« de son propre feuillage, et le bas est verd d'un  
« feuillage étranger. Ce lierre court autour du  
« tronc et des branches, et passant d'un plane à  
« l'autre, les lie ensemble. Entre ces planes sont  
« des buis, et ces buis sont par-dehors environ-  
« nés de lauriers, qui mêlent leur ombrage à ce-  
« lui des planes. L'allée du manège est droite;  
« mais à son extrémité elle change de figure, et  
« se termine en demi-cercle. Ce manège est entou-  
« ré et couvert de cyprès qui en rendent l'ombre  
« et plus épaisse et plus noire. Les allées en rond  
« qui sont au-dedans ( car il y en a plusieurs les  
« unes dans les autres ) reçoivent un jour très  
« pur et très clair. Les roses s'y offrent par-tout,  
« et un agréable soleil y corrige la trop grande  
« fraîcheur de l'ombre. Au sortir de ces allées  
« rondes et redoublées on rentre dans l'allée droite  
« qui, des deux côtés, en a beaucoup d'autres,  
« séparées par des buis. Là, est une petite prai-  
« rie; ici, le buis même est taillé en mille figures  
« différentes, quelquefois en lettres, qui expri-  
« ment tantôt le nom du maître, tantôt celui de  
« l'ouvrier. Entre les buis vous voyez successi-

« vement de petites pyramides et des poimiers; et  
« cette beauté rustique d'un champ, que l'on diroit  
« avoir été tout-à-coup transporté dans un endroit  
« si peigné, est rehaussée vers le milieu par des  
« planes, que l'on tient fort bas des deux côtés.  
« De là vous entrez dans une piece d'acanthé fle-  
« xible, et qui se replie sur lui-même, où l'on voit  
« encore quantité de figures et de noms que les  
« plantes expriment. A l'extrémité est un lit de  
« repos de marbre blanc, couvert d'une treille  
« soutenue par quatre colonnes de marbre de Ca-  
« riste. On voit l'eau tomber de dessous ce lit  
« comme si le poids de ceux qui se couchent l'en  
« faisoit sortir; de petits tuyaux la conduisent  
« dans une pierre taillée exprès, et de là elle est  
« reçue dans un bassin de marbre, d'où elle s'é-  
« coule si imperceptiblement et si à propos, qu'il  
« est toujours plein, et pourtant ne déborde ja-  
« mais. Quand on veut manger en ce lieu, on  
« range les mets les plus solides sur les bords de  
« ce bassin, et on met les plus légers dans des  
« vases qui flottent sur l'eau tout autour de vous,

« et qui sont faits , les uns en navires , les autres  
« en oiseaux. En face du bassin est une fontaine  
« jaillissante, qui recoit dans sa source l'eau qu'elle  
« en a jetée; car, après avoir été poussée en haut,  
« elle retombe sur elle-même, et, par deux ou-  
« vertures qui se joignent, elle descend et re-  
« monte sans cesse. Vis-à-vis du lit de repos est  
« une chambre qui lui donne autant d'agrémens  
« qu'elle en recoit de lui: elle est toute brillante  
« de marbre; ses portes sont entourées et comme  
« bordées de verdure. Au-dessus et au-dessous  
« des fenêtres hautes et basses on ne voit aussi  
« que verdure de toutes parts. Auprès est un  
« autre petit appartement qui semble s'enfoncer  
« dans la même chambre, et qui en est pourtant  
« séparé. On y trouve un lit; et quoique cet ap-  
« partement soit percé de fenêtres par-tout, l'om-  
« brage qui l'environne le rend sombre; une  
« agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, et  
« monte jusqu'au faite: à la pluie près, que vous  
« n'y sentez point, vous croyez être couché dans  
« un bois. On y trouve aussi une fontaine qui se

« perd dans le lieu même de sa source. En diffé-  
 « rents endroits sont placés des sieges de marbre,  
 « propres ainsi que la chambre à délasser de la  
 « promenade. Près de ces sieges sont de petites  
 « fontaines; et par-tout le manege vous entendez  
 « le doux murmure des ruisseaux, qui, dociles à  
 « la main de l'ouvrier, se laissent conduire par de  
 « petits canaux où il lui plaît. Ainsi on arrose  
 « tantôt certaines plantes, tantôt d'autres; quel-  
 « quefois on les arrose toutes. J'aurois fini il y  
 « auroit long-temps, de peur de paroître entrer  
 « dans un trop grand détail; mais j'avois résolu  
 « de visiter tous les coins et recoins de ma mai-  
 « son avec vous. Je me suis imaginé que ce qui  
 « ne vous seroit pas ennuyeux à voir ne vous le  
 « seroit pas à lire. »

Page 3, vers 18.

PHILIPPE m'encourage; et mon sujet m'appelle.

*Philippe.* Ce mot désigne le comte d'Artois,  
 frere de Louis XVI.

Page 5, vers 9.

Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre.

*Belœil* est un jardin magnifique de M. le prince de Ligne.

Ibid., vers 11.

Tel que ce frais bouton,  
Timide avant-coureur de la belle saison,  
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle  
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets pittoresques ; mais M. Boutin a eu en effet le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et surtout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

Ibid., vers 15.

Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.

*Montreuil*, près Versailles, appartient à ma-

dame Elisabeth, sœur du roi. Auprès de ce jardin et sous le même nom est celui de madame la comtesse Diane de Polignac, dame d'honneur de cette princesse.

Page 5, vers 16.

Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours.

*Maupertuis.* Ce jardin, connu sous le nom de l'*Elysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'*Elysée* est digne de son aimable nom.

*Le Désert.* Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

*Rincy.* Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

*Limours.* Ce lieu, naturellement sauvage, a été très embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

Page 5, vers 19.

Semblable à son auguste et jeune déité,  
 Trianon joint la grace avec la majesté.

*Le petit Trianon*, jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût,

Page 6, vers 2.

Et toi, d'un prince aimable ô l'asyle fidele,  
 Dont le nom trop modeste est indigne de toi!

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare. (1)

---

(1) Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est

Page 10, vers 15.

Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux  
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux.

Magnifique jardin, appartenant à la princesse Crastoryska, également distinguée par son esprit, sa haute naissance, et l'élevation de son ame. Ce jardin est près de Cracovie en Pologne.

Page 28, vers 14.

Je ne décide point entre Kent et le Nôtre.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe. Les Chinois en sont sans doute

---

plusieurs qui auroient mérité de l'être; et de ce nombre sont, *la Falaise, Morfontaine, Roissy, la Malmaison*, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, et de sa situation.

les premiers inventeurs. Voici ce que dit de leurs jardins un artiste célèbre d'Angleterre qui avoit voyagé à la Chine. Le morceau est curieux, et l'ouvrage dont il est tiré est fort rare.

« Les jardins que j'ai vus à la Chine, dit M. Chambers, étoient très petits. Leur ordonnance cependant, et ce que j'ai pu recueillir des diverses conversations que j'ai eues sur ce sujet avec un fameux peintre Chinois, nommé Lepqua, m'ont donné, si je ne me trompe, une connoissance des idées de ces peuples sur ce sujet.

« La nature est leur modele, et leur but est de l'imiter dans toutes ses belles irrégularités. D'abord ils examinent la forme du terrain, s'il est uni, ou en pente, s'il y a des collines, ou des montagnes, s'il est étendu ou resserré, sec, ou marécageux, s'il abonde en rivières et en sources, ou si le manque d'eau s'y fait sentir. Ils font une grande attention à ces diverses circonstances, et choisissent les arrangements qui conviennent le mieux avec la nature du terrain,

« qui exigent le moins de frais, cachent ses dé-  
 « fauts, et mettent dans le plus beau jour tous  
 « ses avantages.

« Comme les Chinois, n'aiment pas la prome-  
 « nade, on trouve rarement chez eux les avenues  
 « ou les allées spacieuses des jardins de l'Europe.  
 « Tout le terrain est distribué en une variété de  
 « scenes; et des passages tournants, ouverts au  
 « milieu des bosquets, vous font arriver aux dif-  
 « férens points de vue, chacun desquels est in-  
 « diqué par un siege, par un édifice, ou par quel-  
 « que autre objet.

« La perfection de leurs jardins consiste dans  
 « le nombre, dans la beauté, et dans la diversité  
 « de ces scenes. Les jardiniers chinois, comme  
 « les peintres européens, ramassent dans la na-  
 « ture les objets les plus agréables, et tâchent de  
 « les combiner de maniere que non seulement  
 « ils paroissent séparément avec le plus d'éclat,  
 « mais même que, par leur union, ils forment un  
 « tout agréable et frappant.

« Leurs artistes distinguent trois différentes  
 « especes de scenes, auxquelles ils donnent les

« noms de riantes, d'horribles, et d'enchantées.  
« Cette dernière dénomination répond à ce qu'on  
« nomme scène de roman; et nos Chinois se ser-  
« vent de divers artifices pour y exciter la sur-  
« prise. Quelquefois ils font passer sous terre une  
« rivière, ou un torrent rapide, qui par son  
« bruit turbulent frappe l'oreille, sans qu'on  
« puisse comprendre d'où il vient. D'autres fois  
« ils disposent les rocs, les bâtimens, et les au-  
« tres objets qui entrent dans la composition, de  
« manière que le vent, passant au travers des in-  
« terstices et des concavités qui y sont ménagées  
« pour cet effet, forme des sons étrangers et sin-  
« guliers. Ils mettent dans ces compositions les  
« espèces les plus extraordinaires d'arbres, de  
« plantes, et de fleurs: ils y forment des échos  
« artificiels et compliqués, et y tiennent différen-  
« tes sortes d'oiseaux et d'animaux monstrueux.

« Les scènes d'horreur présentent des rocs sus-  
« pendus, des cavernes obscures, et d'impétueu-  
« ses cataractes qui se précipitent de tous les cô-  
« tés du haut des montagnes; les arbres sont dif-  
« formes et semblent brisés par la violence des

« tempêtes ; ici on en voit de renversés qui inter-  
« ceptent le cours des torrents , et paroissent  
« avoir été emportés par la fureur des eaux ; là  
« il semble que , frappés de la foudre , ils ont été  
« brûlés et fendus en pieces. Quelques uns des  
« édifices sont en ruines ; quelques autres consu-  
« més à demi par le feu : quelques chétives caba-  
« nes , dispersées çà et là sur les montagnes , sem-  
« blent indiquer à la fois l'existence et la misere  
« des habitants. A ces scenes il en succede com-  
« munément de riantes. Les artistes chinois sa-  
« vent avec quelle force l'ame est affectée par les  
« contrastes , et ils ne manquent jamais de ména-  
« ger des transitions subites et de frappantes op-  
« positions de formes , de couleurs , et d'ombres.  
« Aussi des vues bornées vous font-ils passer à  
« des perspectives étendues ; des objets d'hor-  
« reur à des scenes agréables ; et des lacs et des  
« rivières aux plaines , aux coteaux , et aux bois.  
« Aux couleurs sombres et tristes ils en oppo-  
« sent de brillantes ; et des formes simples aux  
« compliquées ; distribuant , par un arrangement  
« judicieux les diverses masses d'ombre et de

« lumière, de telle sorte que la composition paroît  
« distincte dans ses parties, et frappante en son  
« tout.

« Lorsque le terrain est étendu et qu'on y peut  
« faire entrer une multitude de scènes, chacune  
« est ordinairement appropriée à un seul point de  
« vue; mais lorsque l'espace est borné et qu'il ne  
« permet pas assez de variété, on tâche de remé-  
« dier à ce défaut en disposant les objets de ma-  
« nière qu'ils produisent des représentations dif-  
« férentes, suivant les divers points de vue: et  
« souvent l'artifice est poussé au point que ces  
« représentations n'ont entre elles aucune res-  
« semblance.

« Dans les grands jardins les Chinois se ména-  
« gent des scènes différentes pour le matin, le  
« midi, et le soir, et ils élevent aux points de vue  
« convenables des édifices propres aux divertis-  
« sements de chaque partie du jour. Les petits  
« jardins, où, comme on l'a dit, un seul ar-  
« rangement produit plusieurs représentations,  
« offrent de la même manière, aux divers points  
« de vue, des bâtimens qui par leur usage in-

« diquent le point du jour le plus propre à jouer  
« de la scène dans sa perfection.

« Comme le climat de la Chine est excessive-  
« ment chaud, les habitants emploient beaucoup  
« d'eau à leurs jardins. Lorsqu'ils sont petits, et  
« que la situation le permet, souvent tout le ter-  
« rein est mis sous l'eau, et il n'y reste qu'un pe-  
« tit nombre d'isles et de rocs. On fait entrer dans  
« les jardins spacieux des lacs étendus, des rivières,  
« et des canaux. On imite la nature en diversi-  
« fiant, à son exemple, les bords des rivières et  
« des lacs : tantôt ces bords sont arides et grave-  
« leux ; tantôt ils sont couverts de bois jusqu'au  
« bord de l'eau, plats en quelques endroits, et  
« ornés d'arbrisseaux et de fleurs : dans d'autres,  
« ils se changent en rocs escarpés qui forment des  
« cavernes, où une partie de l'eau se jette avec  
« autant de bruit que de violence. Quelquefois  
« vous voyez des prairies remplies de bétail, ou  
« des champs de riz qui s'avancent dans des lacs,  
« et qui laissent entre eux des passages pour des  
« vaisseaux ; d'autres fois ce sont des bosquets  
« pénétrés en divers endroits par des rivières et

« des ruisseaux capables de porter des barques.  
« Ces rivages sont couverts d'arbres, dont les  
« branchages s'étendent, se joignent, et forment en  
« quelques endroits des berceaux sous lesquels  
« les bateaux passent. Vous êtes ainsi ordinaire-  
« ment conduit à quelque objet intéressant, à un  
« superbe bâtiment placé au sommet d'une mon-  
« tagne coupée en terrasses, à un casin situé au  
« milieu d'un lac, à une cascade, à une grotte  
« divisée en divers appartements, à un rocher  
« artificiel, ou à quelque autre composition sem-  
« blable.

« Les rivières suivent rarement la ligne droite;  
« elles serpentent et sont interrompues par di-  
« verses irrégularités : tantôt elles sont étroites,  
« bruyantes, et rapides ; tantôt lentes, larges, et  
« profondes. Des roseaux et d'autres plantes et  
« fleurs aquatiques, entre lesquelles se distingue  
« le *lien-hoa*, qu'on estime le plus, se voient et  
« dans les rivières et dans les lacs. Les Chinois y  
« construisent souvent des moulins et d'autres  
« machines hydrauliques, dont le mouvement  
« sert à animer la scène. Ils ont aussi un grand

« nombre de bateaux, de forme et de grandeur  
« différentes. Leurs lacs sont semés d'isles, les  
« unes stériles et entourées de rochers et d'é-  
« cueils, les autres enrichies de tout ce que la  
« nature et l'art peuvent fournir de plus parfait.  
« Ils y introduisent aussi des rocs artificiels, et  
« ils surpassent toutes les autres nations dans ce  
« genre de composition. Ces ouvrages forment  
« chez eux une profession distincte. On trouve à  
« Canton, et probablement dans la plupart des  
« autres villes de la Chine, un grand nombre  
« d'artisans constamment occupés à ce métier.  
« La pierre dont ils se servent pour cet usage  
« vient des côtes méridionales de l'empire; elle  
« est bleuâtre et usée par l'action des ondes en  
« formes irrégulières. On pousse la délicatesse  
« fort loin dans le choix de cette pierre. J'ai vu  
« donner plusieurs taëls pour un morceau de la  
« grosseur du poing, lorsque la figure en étoit  
« belle et la couleur vive. Ces morceaux choisis  
« s'emploient pour les paysages des appartements;  
« les plus grossiers servent aux jardins,  
« et, étant joints par le moyen d'un ciment bleuâtre.

« tre, ils forment des rocs d'une grandeur consi-  
« dérable : j'en ai vu qui étoient extrêmement  
« beaux, et qui montraient dans l'artiste une élé-  
« gance de goût peu commune. Lorsque ces rocs  
« sont grands, on y creuse des cavernes et des  
« grottes avec des ouvertures, au travers des-  
« quelles on apperçoit des lointains. On y voit  
« en divers endroits des arbres, des arbrisseaux,  
« des ronces, et des mousses, et sur leur sommet  
« on place de petits temples et d'autres bâtimens  
« où l'on monte par le moyen de degrés raboteux  
« et irréguliers taillés dans le roc.

« Lorsqu'il se trouve assez d'eau, et que le  
« terrain est convenable, les Chinois ne man-  
« quent point de former des cascades dans leurs  
« jardins : ils y évitent toute sorte de régularités,  
« imitant les opérations de la nature dans ces  
« pays montagneux. Les eaux jaillissent des ca-  
« vernes et des sinuosités des rochers. Ici paroît  
« une grande et impétueuse cataracte ; là, c'est  
« une multitude de petites chûtes. Quelquefois  
« la vue de la cascade est interceptée par des ar-  
« bres dont les feuilles et les branches ne per-

« mettent que par intervalles de voir les eaux  
« qui tombent le long des côtés de la montagne.  
« D'autres fois, au-dessus de la partie la plus ra-  
« pide de la cascade, sont jetés d'un roc à l'autre  
« des ponts de bois grossièrement faits ; et sou-  
« vent le courant des eaux est interrompu par  
« des arbres et des monceaux de pierres que la  
« violence du torrent semble y avoir transportés.

« Dans les bosquets, les Chinois varient tou-  
« jours les formes et les couleurs des arbres, joi-  
« gnant ceux dont les branches sont grandes et  
« touffues avec ceux qui s'élevent en pyramide,  
« et les verts foncés avec les verts gais. Ils y  
« entremêlent des arbres qui portent des fleurs,  
« parmi lesquels il y en a plusieurs qui fleurissent  
« la plus grande partie de l'année. Entre leurs ar-  
« bres favoris est une espèce de saule ; on le  
« trouve toujours parmi ceux qui bordent les ri-  
« vières et les lacs, et ils sont plantés de manière  
« que leurs branches pendent sur l'eau. Les Chi-  
« nois introduisent aussi des troncs d'arbres, tan-  
« tôt debout, tantôt couchés sur la terre, et ils  
« poussent fort loin la délicatesse sur leurs for-

« mes, sur la couleur de leur écorce, et même  
« sur leur mousse.

« Rien de plus varié que les moyens qu'ils em-  
« ploient pour exciter la surprise. Ils vous con-  
« duisent quelquefois au travers de cavernes et  
« d'allées sombres, au sortir desquelles vous vous  
« trouvez subitement frappé de la vue d'un pay-  
« sage délicieux, enrichi de tout ce que la nature  
« peut fournir de plus beau. D'autres fois on vous  
« mène par des avenues et par des allées qui di-  
« minuent et qui deviennent raboteuses peu-à-  
« peu. Le passage est enfin tout-à-fait interrom-  
« pu; des buissons, des ronces, et des pierres,  
« le rendent impraticable, lorsque tout-à-coup  
« s'ouvre à vos yeux une perspective riante et  
« étendue, qui vous plaît d'autant plus, que vous  
« vous y étiez moins attendu.

« Un autre artifice de ces peuples, c'est de ca-  
« cher une partie de la composition par le moyen  
« d'arbres et d'autres objets intermédiaires; ce  
« qui excite la curiosité du spectateur: il veut  
« voir de près, et se trouve, en approchant, agréa-  
« blement surpris par quelque scène inattendue,

« ou par quelque représentation totalement op-  
« posée à ce qu'il cherchoit : la terminaison des  
« lacs est toujours cachée, pour laisser à l'imagi-  
« nation de quoi s'exercer. La même règle s'ob-  
« serve, autant qu'il est possible, dans toutes les  
« compositions chinoises.

« Quoique les Chinois ne soient pas fort ha-  
« biles en optique, l'expérience leur a cependant  
« appris que la grandeur apparente des objets di-  
« minue, et que leurs couleurs s'affoiblissent à  
« mesure qu'ils s'éloignent de l'œil du spectateur.  
« Ces observations ont donné lieu à un artifice  
« qu'ils mettent quelquefois en œuvre. Ils for-  
« ment des vues en perspective, en introduisant  
« des bâtimens, des vaisseaux, et d'autres objets,  
« diminués à proportion de leur distance du point  
« de vue. Pour rendre l'illusion plus frappante,  
« ils donnent des teintes grisâtres aux parties  
« éloignées de la composition, et ils plantent dans  
« le lointain des arbres d'une couleur moins vive,  
« et d'une hauteur plus petite que ceux qui pa-  
« roissent sur le devant ; de cette manière, ce qui

« en soi-même est borné et peu considérable de-  
« vient en apparence grand et étendu.

« Ordinairement les Chinois évitent les lignes  
« droites, mais ils ne les rejettent pas toujours.  
« Ils font quelquefois des avenues lorsqu'ils  
« ont quelque objet intéressant à mettre en  
« vue. Les chemins sont constamment taillés  
« en ligne droite, à moins que l'inégalité du ter-  
« rein ou quelque autre obstacle ne fournisse au  
« moins un prétexte pour agir autrement. Lors-  
« que le terrain est entièrement uni, il leur pa-  
« roît absurde de faire une route qui serpente :  
« car, disent-ils, c'est ou l'art ou le passage con-  
« stant des voyageurs qui l'a faite; et dans l'un  
« ou l'autre cas il n'est pas naturel de supposer  
« que les hommes voulussent choisir la ligne  
« courbe, quand ils peuvent aller par la droite.

« Ce que nous nommons en anglais *clump*,  
« c'est-à-dire peloton d'arbres, n'est point in-  
« connu aux Chinois; mais ils ne le mettent pas  
« en œuvre aussi souvent que nous; jamais ils  
« n'en occupent tout le terrain. Leurs jardiniers

« considerent un jardin comme nos peintres  
 « considerent un tableau; et les premiers group-  
 « pent leurs arbres de la même manière que les  
 « derniers grouppent leurs figures, les uns et les  
 « autres ayant leurs masses principales et secon-  
 « daires. »

Page 31, vers 8.

Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine. L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup-d'œil, est sans doute plus varié et d'un intérêt plus durable.

Ibid., vers 15.

Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée

des jardins irréguliers ; et quoiqu'il soit probable, comme je l'ai déjà dit, que ce genre vient des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton comme plus poétique. D'ailleurs j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, et l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours. Je n'ai ni traduit ni même imité Milton, qui a dû décrire Eden plus longuement que moi ; et, quelque humiliante que soit pour moi la comparaison, je crois devoir insérer ici, pour le plaisir du lecteur, cette charmante description.

. . . Eden, where delicious Paradise  
 . . . crowns with her inclosure green,  
 As with a rural mound, the champain head  
 Of a steep wilderness; whose hairy sides  
 With thicket overgrown, grotesque, and wild,  
 Access deny'd : and over head up grew  
 Insuperable height of loftiest shade,  
 Cedar, and pine, and fir, and branching palm :  
 A sylvan scene ; and as the ranks ascend

Shade above shade, a woody theatre  
Of stateliest view. Yet higher than their tops  
The verd'rous wall of Paradise up sprung :  
Which to our general sire gave prospect large  
Into his nether empire neighbouring round.  
And higher than that wall a circling row  
Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,  
Blossoms and fruits, at once of golden hue  
Appear'd, with gay enamel'd colours mix'd :  
. . . . . In this pleasant soil  
His far more pleasant garden God ordain'd  
Out of the fertil ground he caus'd to grow  
All trees of noblest kind, for sight, smell, taste ;  
And all amidst them stood the tree of life  
High eminent, blooming, ambrosial fruit  
Of vegetable gold ; and next to life  
Our death, the tree of knowledge, grew fast by ;  
Knowledge of good bought dear by knowing ill !

Southward through Eden went a river large,  
Nor chang'd his course, but through the shaggy hill  
Pass'd underneath ingulf'd ; for God had thrown  
That mountain, as his garden mold, high rais'd  
Upon the rapid current, which through veins  
Of porous earth with kindly thirst up drawn,  
Rose a fresh fountain, and with many a rill

Water'd the garden; thence united fell  
Down the steep glade; and met the nether flood,  
Which from his darksome passage now appears:  
And now divided into four main streams,  
Runs diverse, wand'ring many a famous realm  
And country, whereof here needs no account;  
But rather to tell how ( if art could tell  
How ) from that saphir fount the crisped brooks  
Rolling on oriental pearl, and sands of gold,  
With mazy error under pendent shades  
Ran nectar, visiting each plant, and fed  
Flow'rs worthy of Paradise, which not nice art  
In beds and curious knots, but nature boon  
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,  
Both where the morning sun first warmly smote  
The open field, and where the unpierc'd shade  
Imbrown'd the noon-tide bow'rs. Thus was this place  
A happy rural seat, of various view:  
Groves, whose rich trees wept odorous gums, and balm;  
Others whose fruit, burnish'd with golden rind,  
Hung amiable; Hesperian fables true,  
If true, here only, and of delicious taste!  
Betwixt them lawns, or level-downs, and flocks  
Grazing the tender herb, were interpos'd;  
Or palmy hillock, or the flow'ry lap,

Of some irriguous valley, spread her store;  
 Flow'rs of all hew, and without thorn the rose:  
 Another side, umbrageous grots, and caves  
 Of cool recess, o'er which the mantling vine  
 Lays forth her purple grape, and gently creeps  
 Luxuriant. Mean while murm'ring waters fall  
 Down the slope hills, dispers'd, or in a lake  
 That to the fringed bank, with myrtle crown'd,  
 Her crystal mirror holds, unite their streams.  
 The birds their choir apply: airs, vernal airs,  
 Breathing the smell of field and grove, attune  
 The trembling leaves, while universal Pan  
 Knit with the Graces, and the Hours in dance,  
 Led on th' eternal Spring. . . . .

Voici la traduction française de cet agréable  
 morceau, pour ceux qui n'entendent pas l'anglais.

« Le jardin d'Eden étoit placé au milieu d'une  
 « plaine délicieuse, couverte de verdure, qui  
 « s'étendoit sur le sommet d'une haute monta-  
 « gne, et formoit, en la couronnant, un rem-  
 « part inaccessible. Tous les côtés de la monta-

« gne, escarpés et déserts, étoient hérissés de  
« buissons épais et sauvages qui en défendoient  
« l'abord. Au milieu de ces buissons s'élevoient  
« majestueusement, à une prodigieuse hauteur,  
« des cedres, des pins, des sapins, des palmiers,  
« qui étendoient leurs branches, et, en s'em-  
« brassant, offroient la décoration d'une scène  
« champêtre. En élevant par degrés cimes sur  
« cimes, ombrages sur ombrages, ils formoient  
« un amphithéâtre dont les yeux étoient enchan-  
« tés. Les arbres les plus élevés portoient leurs  
« têtes jusqu'à la verte palissade, qui, comme un  
« mur, environnoit le paradis. Du centre de ce  
« beau séjour, qui dominoit tout le reste, notre  
« premier pere pouvoit librement promener sa  
« vue sur son empire, et en considérer les con-  
« trées voisines. Au-dessus de la palissade, et  
« dans l'enceinte du paradis, régnoient tout alen-  
« tour des arbres superbes, chargés des plus  
« beaux fruits et de fleurs émaillées des plus  
« brillantes couleurs.

« Au milieu de ce charmant paysage, un jardin

« encore plus délicieux avoit eu Dieu lui-même  
« pour ordonnateur. Il avoit fait sortir de ce fer-  
« tile sein tous les arbres les plus propres à char-  
« mer les yeux, à flatter l'odorat et le goût.  
« Au milieu d'eux s'élevoit l'arbre de vie, d'où  
« découloit l'ambrosie d'un or liquide. Non loin  
« étoit l'arbre de la science du bien et du mal,  
« qui nous coûte si cher ; arbre fatal dont le  
« germe a produit la mort !

« Dans ce jardin couloit vers le midi une  
« large rivière, dont le cours ne changeoit point,  
« mais qui disparoissoit sous la montagne du  
« paradis, dont la masse le couvroit entière-  
« ment : le Seigneur ayant posé cette montagne,  
« qui servoit de fondement à son jardin, sur  
« cette onde rapide, qui, doucement attirée par  
« la terre altérée et poreuse, montoit dans ses  
« veines jusqu'au sommet, d'où elle sortoit en  
« claire fontaine, et se partageoit en plusieurs  
« ruisseaux, qui, après avoir arrosé tout le jar-  
« din, se réunissoient pour se précipiter du haut  
« de cette montagne escarpée, et après avoir

« formé une superbe cascade , se divisoient en  
« quatre principales rivières , et traversoient  
« différents empires.

« Que n'est-il possible à l'art de décrire cette  
« fontaine de saphir , dont les ruisseaux argen-  
« tins et tortueux , roulant sur des perles orien-  
« tales et sur des sables d'or , formoient des la-  
« byrinthes infinis sous les ombrages qui les  
« couvroient , en versant le nectar sur toutes  
« les plantes , et nourrissant des fleurs dignes du  
« paradis ! Elles n'étoient point rangées en com-  
« partiments symétriques , ni en bouquets fa-  
« çonnés par l'art. La nature bienfaisante les  
« avoit répandus avec profusion sur les collines ,  
« dans les vallons , dans les plaines découvertes  
« qu'échauffoient doucement les rayons du so-  
« leil , et dans ces berceaux où des ombrages  
« épais conservoient pendant l'ardeur du jour  
« une agréable fraîcheur.

« Cette heureuse et champêtre habitation char-  
« moit les yeux par sa variété : la nature , en-  
« core dans son enfance , et méprisant l'art et les

« regles, y déployoit toutes ses graces et toute sa  
« liberté. On y voyoit des champs et des tapis  
« verts admirablement nuancés, et environnés de  
« riches bocages remplis d'arbres de la plus  
« grande beauté : des uns couloient les baumes  
« précieux, la myrrhe et les gommes odoriféran-  
« tes ; aux autres étoient suspendus des fruits  
« brillants et dorés qui charmoient l'œil et le  
« goût. Tout ce que la fable attribue de mer-  
« veilleux aux vergers des Hespérides s'offroit  
« réellement dans l'admirable jardin d'Eden. En-  
« tre ces arbres paroisoient des tapis de verdure :  
« sur les penchans des vallons et des petites  
« collines on voyoit des troupeaux qui pais-  
« soient l'herbe tendre. Ici, les palmiers cou-  
« vroient de jolis monticules ; là, des ruisseaux  
« serpentoient dans le sein d'un vallon couvert de  
« fleurs et de roses sans épines. D'un autre côté pa-  
« roissoient des grottes impénétrables aux rayons  
« du soleil, et des cavernes où régnoit une frai-  
« cheur délicieuse. Elles étoient couvertes de  
« vignes, qui, étendant de tous côtés leurs bran-

« ches flexibles , offroient en abondance des  
« grappes de pourpre. Les ruisseaux , coulant  
« avec un doux murmure , formoient d'agréa-  
« bles cascades le long des collines , et se dis-  
« persoient ensuite , ou se réunissoient dans un  
« beau lac , qui présentoit son miroir de crys-  
« tal à ses rivages émaillés de fleurs et courou-  
« nés de myrtes. Les oiseaux formoient un  
« chœur mélodieux , et les zéphyr , portant avec  
« eux les odeurs suaves des vallons et des bo-  
« cages , murmuroient entre les feuilles légère-  
« ment agitées , tandis que Pan , dansant avec  
« les Graces et les Heures , menoit à sa suite un  
« printemps éternel. »

Page 34 , vers 17.

Tel est Bleinheim , Bleinheim la gloire de ses maîtres

*Bleinheim* est un château orné de superbes jardins , et situé à quelques milles de Londres. Ce Château a été construit en vertu d'un arrêté du

parlement pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillants services. Voici la description que fait de Bleinheim Tikell, poète anglais, dans son ode sur la paix.

From fields of death to Woodstock's peaceful glooms,  
 ( The poet's haunt ) Britannia's hero comes ;  
 Begin, my Muse, and softly touch the string :  
 Here Henry lov'd ; and Chaucer learn'd to sing.

Hail, fabled grotto ! hail, Elysian soil !  
 Thou fairest spot of fair Britannia's isle !  
 Where kings of old, conceal'd, forgot the throne,  
 And beauty was content to shine unknown ;  
 Where love and war by turns pavilions rear,  
 And Henry's bow'rs near Bleinheim's dome appear ;  
 The weary'd champion lull in soft alcoves,  
 The noblest, boast of thy romantik groves.  
 Oft, if the Muse presage, shall he be seen  
 By Rosamonda fleeing o'er the green,  
 In dreams be hail'd by heroes' mighty shades,  
 And hear old Chaucer warble through the glades,  
 O'er the fam'd echoing vaults his name shall bound,  
 And hill to hill reflect the favourite sound.

Page 35, vers 6.

Je songe, ô Rosamonde, à ta touchante histoire.

*Rosamonde*, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitoit le palais du roi à Woodsock, où a été bâti depuis le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent, où elle mourut pénitente. Addison a fait de Rosamonde le sujet d'un de ses drames.

Page 38, vers 3.

Ah, pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau..

*Spencer*, nom de famille du duc de Marlborough.

Page 39, vers 17.

Adieu, Bleinheim, Chambord à son tour me rappelle.

*Chambord* est un château situé près de Blois, qui a été construit pour le maréchal de Saxe.

# NOTES

DU

## SECOND CHANT.

---

Page 46 , vers 9.

Il est des temps affreux où des champs de leurs peres  
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.

**M.** THOMAS WELD ESQUIRE a fourni un établissement aux religieux de la Trappe , sur ses terres à Lulworth , près Wareham.

BAR , dans sa description des ordres religieux , etc. , donne sur les peres de la Trappe les détails suivants ;

L'abbaye de la Trappe a été fondée en 1140, par Rotrou, comte du Perche. Elle fut longtemps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux ; mais elle eut enfin le sort de plusieurs autres maisons de cet ordre, où les religieux, dégénéralant de la vertu de leurs peres, abandonnerent les observances régulières. Cette abbaye ayant été saccagée plusieurs fois pendant les guerres survenues en France, les religieux, réduits à manquer de tout, se soutinrent pendant quelque temps ; mais ils furent enfin contraints de se séparer, et ne revinrent dans leur maison que lorsque les troubles furent finis. Ils étoient alors bien différents de ce qu'ils avoient été, par la corruption qu'ils avoient contractée dans le monde. Depuis cette époque le dérèglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que les religieux devinrent le scandale du pays, vivoient dispersés çà et là, et ne se rassembloient que pour faire des parties de chasse et de divertissement. Tel étoit l'état des choses quand Armand-Jean le Bouthilier de Rancé, qui en étoit abbé, conçut le dessein de les réformer, et

de rétablir parmi eux la discipline monastique autant que le malheur des temps pouvoit le permettre. Peu-à-peu on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austeres, et ceux qui avoient embrassé la reforme s'efforcer de tendre à la plus haute perfection ; leur vie étoit partagée entre la lecture, le travail, et la priere. A l'heure du travail chacun quittoit sa coule, et, retroussant l'habit de dessous, suivoit la tâche qui lui étoit assignée ; car il ne leur étoit pas libre de choisir ce qui convenoit le plus à leur inclination.

Page 68 , vers 4.

Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement et comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très connu et très intéressant. Je n'ai fait que

changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin royal des plantes. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappeloit sa patrie. *C'est O-Taïti*, disoit-il; et en regardant les autres arbres, *Ce n'est pas O-Taïti*. Ainsi ces arbres et sa patrie s'identifioient dans son esprit. J'ai cru que ce trait si touchant et si nouveau pourroit fournir un épisode heureux.

Page 68 , vers 6.

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué, dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'isle d'O-Taïti, dans la plupart des autres isles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement

à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte ; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence ; elles les ignorent. Dans ce pays la nature est grossière ; mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

Page 74 , vers 14.

Que votre art les promette , et que l'œil les espère :  
Promettre , c'est donner ; espérer , c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charnante de M. de Saint-Lambert ; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

Page 77, vers 10.

Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre.

*Kensington* est un château de la couronne, à une demi-lieue de Londres, mais que le roi régnant n'a jamais habité. Les jardins sont très étendus et d'une grande beauté; ils sont contigus à Hyde-Parck, grande promenade de Londres.

# NOTES

DU

## TROISIEME CHANT.

---

Page 86, vers 17.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur  
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

**H**ARLEM est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

Page 88 , vers 18.

Du haut des vrais rochers , sa demeure sauvage ,  
 La nature se rit de ces rocs contrefaits ,  
 D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général on ne peut bien imiter les rochers , pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de M. Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

Page 89 , vers 2.

Aux champs de Middleton, aux monts de Dovedale,  
 Whately, je te suis ; viens , j'y monte avec toi.

*Middleton et Dovedale*, vallons dans le Desby-

shire, renommés par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par M. Whately, fameux dessinateur de jardins anglais, dont j'ai, ainsi que M. Morel, dans son charmant traité des Jardins, emprunté quelques traits, tel que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartint les sensations que font naître ces aspects effrayants.

Page 101, vers 17.

Délicieux Oatlands! ta plus riche parure, etc.

*Oatlands*, château dans les environs de Richmond, et résidence de LL. AA. les duc et duchesse d'Yorck.

Page 109, vers 7.

Tel j'ai vu ce Twicknham dont Pope est créateur;

*Twicknham*, village situé à trois lieues de Londres, et sur les bords de la Tamise: on y voit

encore la maison et le jardin qui avoient appartenu à Pope, et qu'il avoit achetées avec le produit de sa traduction d'Homere. Cette propriété, illustrée par Pope, étoit passée au lord Clair, trop connu par ses exactions dans les Indes et par sa fin déplorable.

# NOTES

DU

## QUATRIEME CHANT.

---

Page 120 , vers 5.

Imitez Le Poussin : aux fêtes bocageres  
Il nous peint les bergers et les jeunes bergeres.

**C**E fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination de Poussin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens , ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque

toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : par-tout au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain : « Hâtez-vous, dit-il ; qui sait si nous vivrons de-  
« main ? Nous mourrons ; il faudra quitter cette  
« belle maison, cette femme charmante ; et, de  
« tous ces arbres que vous cultivez, le seul cy-  
« près suivra son maître, hélas ! trop peu du-  
« rable ».

C'est cette même philosophie, puisée dans les poètes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

Muses qui, dans ce lieu champêtre,  
Avec soin me fîtes nourrir,  
Beaux arbres qui m'avez vu naître,  
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'âme en sens contraire, font toujours une impression profonde ; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu

des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

Page 121, vers 18.

Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre  
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,  
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitants de la campagne, j'ai imité quelques vers du cimetière de Gray.

Page 124, vers 7.

Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

*Stow*, château et jardins situés dans le comté de Buckingham. Le propriétaire actuel est lord *Temple*. C'est le jardin de Stow qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

Page 131, vers 4.

Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix.

*Kiow*, résidence royale, à deux lieues de Londres; on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémisphères.

Page 137, vers 13.

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte  
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre régulier, a remarqué avant moi, que les vieux monuments réveilloient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de M. Whately: et d'ailleurs, elle est si naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien

rendre , surtout après M. de Chabanon ; mais si je me suis rencontré avec lui , ce que j'ai tâché d'éviter , je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

Page 143 , vers 4.

Toi , sur-tout , brave Cook , etc.

Tout le monde connoît les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook , et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers ; ordre qui fait un égal honneur aux sciences , à cet illustre voyageur , et au roi dont il devenoit , pour ainsi dire , le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

F I N.

BIBLIOTHECA  
~~RESIDENS~~ CHACOVENSIS  
 P. M. SOCIETATIS JESU  
 AD S. BARBARÆ





6

×KSIĘGARNIA×

ANTYKWARIAT

DOM  
KSIĄZKI  
DOM

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

811775 1

WYŻSZA SZKOŁA PEDAGOGICZNA W KIELCACH

BIBLIOTEKA

78793

**Biblioteka WSP Kielce**



**0173118**